

130-4991

Assemblée générale

Lisieux 1991

Ouverture

Père André LACRAMPE
Evêque de la Mission de France

La Mission de France a 50 ans.

Je suis né quelques mois après la fondation de la Mission de France en 1941. J'en suis devenu l'évêque 47 ans après, en 1988. Donc, comme les jeunes générations ici présentes, je dois m'inscrire dans une histoire, m'inspirer d'une tradition.

C'est la première Assemblée que j'ai l'honneur d'ouvrir. Et quelle Assemblée ! Celle du cinquantenaire. Pour me mettre dans le bain, je me suis senti en quelque sorte obligé de faire une brève enquête sur le rôle, la fonction des diverses Assemblées générales qui ont jalonné votre histoire. Pendant les dix premières années à Lisieux, on ne peut pas parler d'Assemblée générale, la Mission de France étant essentiellement un séminaire dont le Père Augros était le responsable, il existait en fin d'année scolaire des « Assises ».

Dans un dialogue franc entre les maîtres et les disciples, on prenait la mesure de la Mission confiée par le Cardinal Suhard. Et on explorait tout le contenu de cette vision prophétique du Père Augros : « N'oubliez jamais que si la Mission de France a été créée, c'est parce qu'un beau jour, l'Eglise a pris conscience de la déchristianisation. Ce fait consiste essentiellement en un

mouvement de civilisation qui enfante une nouvelle manière d'être homme, et cet homme naît païen... Cela se joue non pas dans un petit secteur mais au plan national et mondial... ».

Déchristianisation, athéisme, incroyance, indifférence ou paganisme, affirmation de l'homme sans référence à Dieu... vous avez formulé de manières diverses le milieu de vie et de pensée de ceux à qui vous étiez envoyés. Mais ce milieu de vie était pour vous, selon l'expression du Père Teilhard, un milieu divin.

La présente Assemblée est la douzième dans le long voyage jamais achevé à la suite d'Abraham. Des Assemblées ont connu divers décors : Conflans pour la première en 1959. L'Abbatiale de Pontigny pour les deux suivantes 1962-1965. Depuis 1968, année de contestations des diverses structures et de nouvelles quêtes de liberté, elles sont tenues dans la région parisienne.

Chaque Assemblée est originale et singulière. Toutes comportent une part plus ou moins grande d'ombres et de lumières. La vie est ainsi faite. Chaque assemblée répond au besoin vivant de se recentrer, de sentir son être entier vibrer de concert et de vérifier les liens essentiels qui lui permettent d'agir. Il n'est pas possible ici-même de faire une étude systématique sur les lignes forces qui se sont dégagées de chaque Assemblée à la suite des événements mondiaux et ecclésiastiques.

Je note simplement quelques traits saillants de cette histoire. Les deux premières Assemblées générales furent curieusement symboliques. Alors que la première donna ses lettres de créance à cette jeune institution, quatre ans après, il fallut se demander dans la seconde s'il ne s'agissait pas d'un enfant mort-né dans l'Eglise. Puis, en 1962 et 1965, la dimension Tiers-Monde bouleverse vos manières de penser et donne de l'ampleur à votre démarche sans que vous parveniez cependant à une véritable révision des implantations. L'Assemblée de 1968 fut marquée par la naissance de l'Association. Celle-ci naquit dans le contexte des difficultés rencontrées par la Mission

de France pour se situer dans la reprise des prêtres-ouvriers et, plus largement, dans l'effort missionnaire de l'Eglise de France. Cela a marqué l'Assemblée générale de 1969 et les années de tension qui ont suivi.

Les conclusions de l'Assemblée générale de 1980 furent ratifiées par la lettre de mission de l'Episcopat redéfinissant les orientations de la Mission de France :

- la rencontre de l'autre dans sa différence,
- la fraternité avec les plus pauvres et un parti pris pour les plus démunis,
- l'ouverture aux provocations de notre temps, aux événements et lieux qui engagent l'avenir des hommes,
- une attention particulière aux jeunes.

L'Assemblée de 1986 fut marquée par la participation importante de laïcs. Elle posa la question des équipes de Mission et engagea la réforme de la Loi Propre, qui fut promulguée en 1988. Dimanche soir, nous saurons ce que l'Assemblée du cinquantenaire aura fait germer dans notre conscience collective et quels chemins de conversion, elle aura ouvert au service des hommes et de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

Dès maintenant, en laissant la pleine liberté à nos débats, permettez-moi d'esquisser l'esprit de cette douzième Assemblée de Lisieux 1991. On a qualifié cette Assemblée de retour aux sources, expression ambiguë qui pourrait être entendue comme un phénomène rétro, comme une tentative d'élimination des scories, des pollutions du temps pour retrouver la pureté initiale. S'il nous faut renaître, c'est dans le sens de la réponse à Nicodème, « naître de l'eau et de l'Esprit... le vent souffle où il veut ; tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va : ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit ».

Remonter le fleuve d'une vie collective, en direction de la source, c'est aussi se heurter aux récifs à fleur d'eau, franchir les passages difficiles, les

chutes d'un barrage, les remous et l'écume provoquée par l'irruption d'un affluent ou d'un torrent. Il y a aussi heureusement les eaux paisibles à l'ombre des peupliers du rivage. Tout cela constitue votre histoire, notre histoire.

La Route n'a pas été facile.

L'histoire de la Mission de France n'a pas été à l'abri de durcissements, d'amertume. La Mission de France a connu des heures de doute et de nuit. Je pense à tous ces compagnons de route qui ont vécu les épreuves des années 1952-54-59 ! L'arrêt des prêtres ouvriers demeure pour beaucoup une cicatrice toujours douloureuse de l'histoire collective. Cette suspicion à leur égard porta atteinte à l'élan et au dynamisme de la Mission de France et provoqua une immense déception chez beaucoup d'autres prêtres et chrétiens. Que d'énergies dispersées par cet événement et par d'autres qui ont jalonné cette route !

Je pense aussi à ceux d'entre vous qui ont porté les tensions des années 69-72. A l'occasion des fêtes de Noël et en pensant à ce cinquantenaire, nous avons envoyé une lettre d'amitié à ces compagnons de route. Beaucoup nous ont répondu qu'ils gardaient au cœur l'élan initial et que demeuraient les liens de fraternité.

Toute Assemblée comporte un heureux aspect de retrouvailles, étant donné la dispersion géographique et les distances culturelles entre les générations, mais nous ne voulons pas faire de cette Assemblée le musée des souvenirs.

Il est vrai que la région de Normandie fut celle des combats de la Libération. D'Arromanches à Ste Mère Eglise la côte garde la trace de ce 6 juin 1944. Monuments - Cimetières - Musées jalonnent cette voie de liberté retrouvée. Cependant, à la différence de ces vestiges, le Mémorial de Caen s'appuie sur un passé pour envisager un avenir de paix, de justice, de fraternité.

Qu'à son image notre Assemblée ne soit pas un refuge pour nostalgiques, ni un abri de sécurité en face des défis du monde, mais qu'elle soit un tremplin qui nous propulse dans le futur !

**Aujourd'hui encore, la Mission parle au présent :
le sens et les enjeux de notre Assemblée.**

Nous aspirons à rejoindre les hommes de l'à-venir qui œuvrent pour instaurer un monde plus juste. Nous sommes en train de changer de planète, de changer d'époque. Vivre, accompagner et maîtriser ces changements pose de nouvelles questions, fait appel à la lucidité, interroge notre vie missionnaire.

L'an dernier, à Jambville, des jalons étaient posés pour vivre une « Eglise de plein vent », il nous reste à actualiser « Pentecôte 90 », à faire passer en actes, dans le quotidien, ce que l'Esprit mit alors en lumière.

Notre Assemblée est remarquable par son nombre et sa diversité et surtout par ce qu'elle représente. Nous ne sommes pas ici en notre nom propre, mais au nom de nos groupes humains et de nos communautés de croyants. Notre horizon est évidemment celui de la fraction d'humanité où chacun et chacune vivent, il est aussi celui des foules bigarrées embarquées dans l'aventure de la vie, que le Seigneur nous donne pour frères.

Aujourd'hui, où sont les masses ? Quel est le mur ?

Où est le « pays réel », notre pays pour vivre demain et y aventurer l'Evangile ? N'est-il pas celui des continents mêlés, au Nord et au Sud, à l'Est et à l'Ouest ? On y entend toujours parler les langues qui crient et chantent la vie, la liberté, l'espoir et la peine. L'expression fière et blessée des peuples et des générations de la modernité. Les langues de la différence, celle de la culture et celle de la foi. Ces langues ont changé de frontières. On

entend aussi, au loin comme au plus proche de nous, les mêmes mots désarticulés de la misère que l'on croyait lointaine et qu'on découvre compacte, durable, solide. Elle provoque par exemple le mal vivre des jeunes de nos banlieues.

L'Assemblée que nous formons n'a pas d'abord quelque chose à faire, des problèmes à régler ou des options à prendre, elle est une expérience à vivre : un chemin de conversion, être au service de l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

Bien sûr, nous allons travailler tel ou tel thème, prendre tel ou tel engagement. Mais notre Assemblée est un acte d'Eglise, et elle ne sera acte d'Eglise que placée, dès le point de départ, dans la mouvance de l'Esprit.

Nous devons retrouver l'élan de Pentecôte, l'élan créateur de la Mission. Il nous revient de travailler et de réfléchir, mais aussi de nous mettre à l'écoute les uns des autres, de nous rendre disponibles à l'action de Dieu dans et pour le monde. Il s'agit d'emboîter le pas de l'engagement de Dieu pour le monde. Avançons en eau profonde, au grand large, les voiles gonflées d'Esprit-Saint. Portons un regard d'espérance sur le monde, regard d'Amour de Dieu lui-même.

Bienvenue à vous tous :

- à ceux qui viennent de lointains pays,
- à tous nos amis et invités,
- à tous nos partenaires.

Notre pensée va aussi vers ceux qui nous ont quittés depuis la dernière Assemblée, vers nos amis absents, en particulier ceux qui souffrent mais qui, par la pensée, sont présents avec nous.

Avec vous tous, je déclare cette Assemblée ouverte.

PIERRES VIVANTES DE NOTRE HISTOIRE

(séquence de la prière inaugurale)

Partir vers Dieu. Depuis 1986, dernière Assemblée générale, ce voyage commencé sur notre planète s'est poursuivi, pour un certain nombre, par le départ qui ouvre sur des solidarités infinies, au-delà des frontières du visible.

Pierres vivantes de notre histoire, ils nous ont enrichi :

- de leur franc-parler et de la ténacité des défricheurs comme, Robert Maréchal, Joseph Wresinsky, Albert Barbier.
- de leur attachement au monde rural en pleine mutation comme Robert Dubet, Joseph Lehu, Bernard Rozier, et Placide Rambaud.
- de leur constante présence auprès des malades, des personnes âgées, des petits comme Marcel Fay, André Lesur, et Roger Huguet.
- de sa volonté à faire vivre debout toutes les victimes de la déportation comme Jean Schyrr.

CHANT : « Saints et Saintes de Dieu dont la vie et la mort ont crié Jésus-Christ sur les routes du monde, Saints et Saintes de Dieu, priez pour nous ».

Ils nous ont enrichi :

- de leur découverte de la classe ouvrière, de ses combats et de son espérance comme Francis Vico, Henri Chartreux, Henri Gérard et Pierre Martin.
- du coude à coude avec le peuple algérien en lutte pour son indépendance comme Jean Urvoas et Rémi Coullier.
- de la communauté de destin avec les pays du Tiers-Monde où l'espérance-vie n'atteint pas l'âge de la retraite comme Bernard Gouel et Gilles Dieumegard.
- de leur recherche d'un nouveau langage de la foi par le symbole, la poésie et la musique comme Charles Rousseau, Raymond le Bars et Pierre Gerbé.

DU VATICAN, le 20 juin 1991



SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT

Monseigneur André LACRAMPE
Prélat de la Mission de France
FONTENAY-SOUS-BOIS

Monseigneur,

Alors que la Mission de France célèbre le cinquantième anniversaire de sa fondation à Lisieux, le Saint-Père m'a chargé de vous adresser le témoignage de sa sollicitude, ainsi qu'à tous vos prêtres et aux laïcs associés à l'Institut.

L'Assemblée générale jubilaire aura été, pour les quatre cents participants et leur évêque, une heureuse occasion de méditer sur l'histoire de la Mission de France. Ensemble, vous avez mieux cerné les lumières et les ombres qui sont le lot de toute épopée missionnaire, afin de donner à votre action un nouvel élan.

Avec vous, le Pape tient à saluer la mémoire du pasteur inoubliable que fut le Cardinal Emmanuel Suhard, hanté toute sa vie par les masses populaires éloignées de l'Eglise. Il eut l'audace évangélique de susciter des apôtres qui se prépareraient solidement et se consacraient sans réserve aux secteurs urbains et ruraux marqués par l'absence de référence à Dieu et, bien souvent, par la misère matérielle. Le Saint-Père rend également hommage aux Supérieurs qui ont vécu et souffert pour la Mission de France, à Lisieux et à Pontigny. Si le visage de la France a connu des mutations nombreuses et amené la fondation de 1941 à s'y adapter, le souffle missionnaire du fondateur et des premiers bâtisseurs doit profondément vous habiter et animer vos engagements très diversifiés.

C'est donc à Lisieux, sous le regard de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, à qui le Cardinal Suhard confia son œuvre de renouveau missionnaire en France, que vous avez tenu à vivre dans la charité et la vérité votre Assemblée générale. Ce lieu demeure et doit toujours demeurer un symbole régénérateur de votre mission. Dans ses écrits autobiographiques, la sainte carmélite nous dit qu'elle aurait voulu être missionnaire « depuis les origines de l'humanité » et « sur tous les continents ». Pie XI n'hésita pas à authentifier ce trait marquant de la spiritualité de Thérèse de Lisieux en la proclamant « Patronne des Missions ». Aujourd'hui, le Pape Jean-Paul II encourage vivement vos communautés à s'inspirer toujours de l'idéal thérésien. Ayant connu la douloureuse épreuve du doute religieux et même la nuit de la foi, Thérèse s'est mystérieusement solidarisée avec les mal-croyants et les non-croyants. Persuadée que tout être humain a le droit de savoir qu'il est aimé de Dieu, elle aurait voulu les rejoindre tous, et elle le faisait réellement par les voies de la souffrance offerte et de la prière d'intercession.

Se souvenant de son pèlerinage à Lisieux en 1980 et de ses découvertes des premières expériences de « paroisses, communautés missionnaires » en banlieue parisienne, au temps de ses premières années de sacerdoce, le Saint-Père souhaite que vos réflexions approfondies et vos échanges fraternels sur l'encyclique Redemptoris missio, au cours de votre Assemblée, projettent une lumière ecclésiale nouvelle sur la Mission de France, l'orientent vers les réajustements estimés nécessaires et stimulent la conversion, toujours à poursuivre, de ses membres, prêtres et laïcs associés. Avec vous, le Pape espère que des jeunes plus nombreux, en France et en d'autres pays, accepteront de tout quitter pour suivre avec ardeur le Christ Rédempteur dans sa mission de rencontre et de libération des hommes, surtout des plus pauvres humainement et religieusement.

De grand cœur, le Saint-Père bénit au nom du Christ les trois prêtres et le diacre ordonnés le 30 juin et il étend sa Bénédiction à toute la Mission de France, partout où elle se consacre au service de Dieu et des hommes.

Heureux de vous transmettre ce message au nom de Sa Sainteté, je vous prie, Monseigneur, de croire à mes sentiments cordiaux et dévoués.

† Angel Sodano,
Pro-Secrétaire d'Etat.

Les Appels du Monde

Depuis toujours, les sociologues nous disent qu'un Peuple existe, du jour où il est capable d'évoquer son patrimoine et ses racines.

Ce genre de parcours est souvent rempli de questions.

Pour ce qui la concerne, l'Eglise aime les traditions. Elle invite aux relectures de situations. Actuellement, Jean-Paul II, avec son Encyclique « Centesimus Annus » nous invite à reprendre l'énorme problème posé à l'Eglise par la montée de la Société moderne et post-moderne, pressentie il y a 100 ans déjà, par « Rerum Novarum ».

Pour ce qui nous concerne, en terrain Thérésien ici à Lisieux, c'est précisément à partir du Big Bang, d'où a surgi l'Etoile de la MDF, au milieu précis de ce Centenaire que nous continuons à nous interroger aussi. Nous tournons les pages de notre Histoire et nous en sommes heureux : l'écho des Appels fondateurs de la MDF reste toujours brûlant d'actualité. Ces Appels deviennent plus pressants encore aujourd'hui, même si les accents ont changé.

Partis en 1941, d'une Mission de France rurale et hexagonale, notre regard sur l'Homme entrain de naître, n'a cessé de s'élargir, puisque notre Village c'est notre Planète, du moins, nous le disons.

Mais aujourd'hui — la différence se greffe sur une fidélité qui a traversé le temps — avec nos expériences personnelles et collectives : Expérience de la présence ou de l'absence de Dieu et de l'Eglise, liée au chemin parcouru dans le partage de la vie des Hommes de notre temps.

Mais, expérience ne veut pas dire suffisance et nous faisons nôtres les paroles de Jean Gabin au soir de sa vie. Il avouait ceci « Tout au long de ma jeunesse, j'ai voulu dire " Je sais, je sais ". A présent je sais qu'on ne sait jamais... : la vie, l'amour, l'argent, les roses. On ne sait jamais ni le bruit ni la couleur des choses. On ne sait jamais, mais ça, je le sais ! ».

Pour nous MDF. — ne savoir jamais, c'est rester à l'écoute et c'est bien notre chance. Chance aussi, par là, de rester Jeunes et de comprendre les jeunes.

Comme le dit J. Debruyne : « Nous ne pouvons certes pas, à la fois être et avoir été, mais nous pouvons toujours devenir ».

C'est pourquoi, dans cette Assemblée du Cinquantenaire — dans un premier temps = jeunes et moins jeunes, nous allons d'abord écouter., Et repérer. Ecouter encore, ensemble, les Appels — Discerner les bruits, les cris qui montent de notre monde inachevé, perturbé. Ces bruits, ces cris, nous interpellent aujourd'hui aussi fortement qu'au départ, plus, peut-être ?

Concrètement — Pour enregistrer mieux ces appels et ces défis, l'équipe qui a préparé cette mise en route nous invite à nous brancher sur un centre d'écoute à deux entrées.

La première de ces écoutes évoque les énormes défis répercutés déjà dans les Assemblées Oecuméniques récentes et orchestrées à Pentecôte 90. Notre attention sera retenue autour de trois thèmes :

- la paix remise en cause dans notre monde déstabilisé de l'après guerre du Golfe ;
- la justice toujours menacée dans nos sociétés où l'exploitation de l'homme prend tant de formes nouvelles ;
- la création présente dans le combat mené pour une terre habitable à sauvegarder pour le bonheur de tous.

Pour la 2° entrée — Notre écoute part du souci de plus en plus généralisé aujourd'hui de : réussir sa vie — de s'épanouir individuellement — d'être bien dans sa peau. D'où les recherches multiples autour de l'Homme — de son corps — et du sens de la vie. Grandeur mais aussi fragilité ! Ce thème nous est particulièrement cher à nous MDF. qui, dans la foulée du Dieu fait Homme, avons cherché et cherchons à partager, au plus près, l'humble condition humaine de ceux auxquels nous sommes envoyés, jusque dans le travail manuel, le travail salarié et le compagnonnage, au quotidien, incluant solidarités multiples, mais également solitude et précarité, pour beaucoup d'entre nous !

Louis MORTEAU
Montargis.

Fragile et passionnante : voici notre planète

*“L’impasse, nous devons la franchir ensemble,
sous peine de suicide”*

Jean TOUSSAINT
de l'équipe d'Égypte.

Après le déluge d'images et de paroles qui a accompagné la guerre du Golfe, que dire du silence qui l'a suivie ? J'ai parlé de notre rencontre à Abd El Mo-neim, un ami égyptien... Voici la lettre qu'il m'a confiée... à votre intention :

« O vous, les hommes ! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle. Nous vous avons constitués en peuple et en tribus pour que vous vous connaissiez entre vous ».

« Lettre à un ami de là-bas.

Chaque jour notre petite planète régresse et ses problèmes s'approfondissent. Et me voici toujours face à toi, là-bas.

Tu appartiens à la civilisation dominante en ce moment de notre histoire, tu dois donc supporter une plus grande part de responsabilité vis-à-vis des problèmes du moment.

Bien sûr, c'est à moi de prendre l'initiative de résoudre mes difficultés, mais si tu bouches toutes les issues, le désespoir s'accumule en moi et un jour il t'explorera au visage.

Tu me demandes le dialogue, tu me proposes la coopération, mais tu m'attaques avec tes satellites, tes agences de presse, tes films, tes centres culturels... sans

parler de tes bombes, de tes produits industriels et de tes services de renseignements.

Ma seule issue, c'est de te résister.

Toi qui es assis au sommet de la montagne, de quoi as-tu peur ?

Aurais-tu peur de dégringoler vers le bas, avec moi ?

Tu perçois des volcans qui couvent dans la montagne, tu dépenses beaucoup d'argent et d'efforts pour connaître la longueur de mes griffes, pour savoir où et quand je pourrai les utiliser contre toi.

Tu veux toujours rogner ces griffes et, quand tu es content de moi, tu me donnes un morceau d'hamburger ou une cassette vidéo... tu me remets quelques dettes pour que je puisse en contracter d'autres.

Tu n'essaies pas, simplement, d'écouter au lieu d'épier.

Tu penses détenir le mode de vie universel, tu refuses de découvrir celui des autres.

Oui, il te faut regarder autour de toi pour chercher de nouveaux commencements.

Sinon, il est stupide de me demander le calme, la paix ou la non-violence.

Dans cette courte lettre, je ne veux pas me plaindre de ma blessure au Moyen-Orient, et de ton rôle historique dans la création et le maintien de cette blessure.

La question est plus importante que la punition des fautifs ; la question, c'est cette impasse, que nous devons franchir ensemble, sous peine de suicide.

Cette lettre te paraîtra peut-être une sorte de chantage, mais je suis heureux de pouvoir te menacer, moi qui suis faible.

Mon ami, nous sommes tous dans une même caravane, il te faut mesurer la menace de demain pour préparer l'avenir ».

Ce qui me frappe dans cette lettre, c'est qu'elle vient d'un ami et qu'elle est dure.

Entre lui et moi... entre eux et nous, il y a une immense vocation et une immense impasse.

Cette vocation, la citation du Coran qu'a choisie Abd El Moneim l'exprime très bien :

La diversité des peuples est un don de Dieu.

A l'homme d'accueillir ce don par la pratique de l'échange et de la rencontre.

Cette impasse, c'est le fait de l'exclusion : la majeure partie de l'humanité est privée, par une minorité, de la part qui lui revient... Ce gâchis, cette injustice, ce péché... rien ne peut les faire oublier... pas même l'amitié.

Un proverbe égyptien dit : « On ne discute pas avec une maison où il n'y a pas de farine ». Les conditions minimales de la rencontre ne sont pas remplies... Il y a des préliminaires à cette paix à laquelle nous aspirons, pour laquelle nous faisons des appels, des motions... qui ne sont pas entendus — ou si peu —, qui sont noyés dans la vague médiatique néo-libérale.

Abd El Moneim nous dit : « Il te faut regarder autour de toi pour chercher de nouveaux commencements ».

J'entends sa lettre comme l'appel à passer un cran, à revoir de fond en comble notre mode d'être de penser et d'agir : la bonne ou la mauvaise conscience ne paralysent-elles pas trop souvent, en nous, l'effort indispensable vers une meilleure compréhension, vers une meilleure analyse, vers une lucidité active, vers une intelligence évangélique du monde où nous vivons ?

Quels gestes, quels actes poser ou proposer, là, où nous vivons, pour créer des brèches, même minimales, dans cette spirale infernale de l'exploitation entre les peuples, dans ce scandale croissant de la course aux armements, dans ce refus opposé à des peuples de décider enfin leur propre destin ?

Tâche immense, forces dérisoires... mais n'est-ce pas là le propre de toute vocation ?

« O vous, les hommes ! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle. Nous vous avons constitués en peuple et en tribus pour que vous vous connaissiez entre vous ».

Vingt cinq ans de lutte

Bernard AMIOT
prêtre-ouvrier à Gennevilliers.

J'ai préparé 2 copies :

La première répétait ce que je dis habituellement et que Stan Rougier m'a fait écrire : la vie et la lutte de 25 ans chez Citroën, dont 15 au boni, aux marteaux pilons.

1968 ses acquis et mon engagement C.G.T.

1982 La grève des O.S. pour leur salaire, mais surtout pour leur dignité : rien ne me fait plus plaisir que de croiser au marché de Gennevilliers d'anciens mouchards de Clichy, qui, mutés à Aulnay, me disent : « Je suis libre, grâce aux luttes des copains en 82 ».

1985 La fermeture de Clichy et la révolte des licenciés.

1986 Mon transfert à Charleville où les parisiens sont viscéralement reçus comme des immigrés venant prendre le pain des Ardennais : ressenti ainsi comme français, je comprends que les maghrébins, résidents comme moi au foyer, n'aient pas le courage de sortir dans Charleville.

J'arrête ici ce qu'on m'a dit de conserver de la 1^{re} copie. Mais on a préféré la seconde, plus provocante, dont je ne sais pas si elle sera à publier :

Il y a 2 ans, nous fêtons le bicentenaire et la déclaration des droits de l'homme. Aujourd'hui, comme le bicentenaire de la loi Le Chapelier, interdisant association et syndicat... « au nom des droits de l'homme » !!!

Les révolutions croulent vite et les capitalistes, comme les rapaces, se précipitent pour mieux exploiter à la fois vaincus et vainqueurs. En France, les révolutions ont tenu 3 jours, 3 mois, 3 ans : elles ont produit des acquis, elles ont eu leurs terreurs.

J'ai envie de saluer la révolution de l'Est qui a tenu la dragée haute au capitalisme pendant 70 ans, et je ne me retrouve pas du tout dans le triomphalisme tranquille de l'encyclique.

Le communisme a capoté, c'est clair. Le matérialisme capitaliste en profite outrageusement et en rajoute à la lutte des classes. C'est vrai que cet échec du communisme m'a fait oser renverser le secrétaire du syndicat Citroën. Je l'ai fait remplacer : Etait-ce dialogue ? Etait-ce dialectique ? Je ne sais, ce que je sais c'est que j'ai usé d'action et de combine. Mais ce détail est sans rapport avec l'ampleur du triomphe du capitalisme.

Avec l'échec de l'alternative communiste, l'espérance politique ne tient pas même s'il faut saluer l'accord frontalier Pologne/Allemagne et plus encore, la fin légale de l'Apartheid en Afrique du Sud.

L'espérance syndicale est un peu moins atteinte. S'il n'y a plus de syndiqués en France, les travailleurs en détresse, et les travailleurs en action (c'est plus rare, mais ça existe) savent se tourner vers leurs syndicats de classe.

Malgré tout, dans la lutte quotidienne, les militants sont *seuls* et se sentent rejetés : *seuls* quand ils sont sanctionnés, *seuls* contre le racisme, *seuls* contre les heures supplémentaires et pour le partage du travail, *seuls* contre les médecins flics...

De plus, on se fait souvent engueuler et on croit les idéologues. L'espérance chrétienne ne fait guère plus recette. Si la religiosité, refuge déiste, est un peu en

vogue. Il faut aussi accepter d'être *seul* pour refuser le Dieu bouche-trou, encore *seul* pour affirmer la responsabilité de l'Homme, autonome et libre, et prétendre en plus que c'est cet homme autonome qui fait l'image de Dieu en Jésus-Christ.

Alors, en bons démocrates, ne faut-il pas accepter la défaite sur tous les terrains ? Je vais même plus loin : ne faut-il pas faire droit à ceux qui nous disent que notre grandeur d'homme c'est de savoir vivre sans espérance ?

J'ai été fort marqué par un copain en acheminement ACO : il refusait notre slogan « espérer contre toute espérance », et il refusait notre repli sur les petits signes interpersonnels ou associatifs qu'on qualifie de signes des temps pour se faire plaisir, et éviter un regard lucide sur l'emprise du capitalisme politique.

Beaucoup de copains vivent sans espérance. A quoi bon se jeter de la poudre aux yeux.

Je viens de vivre un départ en retraite dans une fête fort sympa, dont on peut évoquer des tas de signes.

Mais la réalité, c'est qu'il n'y avait pas de copains du réel vécu, cinq ans à Charleville. En dehors des cyclos, de mon équipe ACO et des curés, pas de copains de boulot, pas de copains du foyer, pas de copains du syndicat, si ce n'est ma bande à moi.

J'ai le même regard sur ma foi : je vis en pleine contradiction, dialogue, dialectique : qui sait ? Je célèbre le Christ sans croire à une présence réelle. Je fait de la pub sur notre ministère et notre mission, ...et je n'ai rien à dire ni sur Dieu ni sur l'homme, ni sur la Résurrection... encore moins sur le retour du Christ... Et ce n'est pas une question de « langage ». Je prie sans savoir en qui je crois. Au pays de la petite Thérèse, on dit que le doute c'est encore la foi ! Folie de l'Épître aux Corinthiens ? Ou mensonge à moi-même et à l'homme ? Certes, nous en dialoguons en équipe, nous célébrons en équipe, nous témoignons en équipe, mais de qui ? De quoi ? L'équipe permet l'interrogation, mais le mensonge ne devient-il pas collectif et plus monstrueux ?

C'est usant de constater que ce qui fait vivre, c'est cette folie qui cache un mensonge. A l'usine, je me suis battu comme un fou pour une justice que les copains n'attendent pas. Alors j'ai envie de croire à un au-delà de cette folie. Notre mission ne doit-elle pas franchir la frontière ? « Vivre avec » ceux qui sont hors du temps et de l'exploitation capitaliste. De notre « vivre avec », n'avons-nous pas loupé notre présence, lorsque nous vivons davantage à côté d'eux, à leur service, ...pour leur réinsertion ?

Dans ce capitalisme triomphant, nos copains de toujours sont subjugués au point de calculer qu'en plaçant l'argent de leur licenciement, ils gagneront plus qu'en travaillant et en luttant.

Ne faut-il pas vivre avec ceux qui s'organisent pour contester ce pouvoir du fric par la force, le vol, la délinquance ?

Ce point d'interrogation, c'est ma conclusion... Et pourtant, je continue.

Un ferment d'avenir dans la pâte rurale

Jean-Marie FALLOUX
de l'équipe des Sablons (72).

C'est dans le Monde rural que nous allons maintenant ! Mon intervention voudrait partir de la situation difficile d'un certain nombre d'agriculteurs.

En Mai 1988, de jeunes agriculteurs fondent l'Association « SOS - Agriculteurs en difficulté » de la Sarthe. Parmi eux, plusieurs adhèrent à des syndicats, certains sont membres du C.M.R.

Déjà depuis plusieurs années, d'autres associations départementales ont vu le jour dans tout l'Ouest. Aujourd'hui, elles se rattachent à la Coordination du Grand Ouest : la Sarthe y participe régulièrement.

Quelques mois après mon arrivée aux Sablons, je les ai rencontrés : ils m'ont demandé de les rejoindre pour des tâches de secrétariat et pour participer à la défense de cas difficiles.

J'ai découvert là, dans le monde paysan, un mouvement important que pose d'énormes questions : il déborde en effet la défense des agriculteurs puisque nous touchons au problème de l'avenir des hommes, de leur environnement en monde rural !

A partir de ma présence dans cette association, je développerai quatre points :

- Des hommes en situation difficile
- Un espace rural déstabilisé
- Une résistance s'organise
- Ma présence de prêtre de la Mission de France.

DES HOMMES EN SITUATION DIFFICILE

Depuis une trentaine d'années, l'Agriculture a perdu en France deux tiers de ses actifs. Or on sait que ce nombre va encore diminuer mais ce qu'on ne sait pas, c'est à quel niveau le chiffre va se stabiliser. Les tenants d'une agriculture productiviste, très compétitive, pensent que la population active agricole doit passer de 7 % à 2 %, comme en Grande Bretagne et que seize départements suffiraient à assurer la production pour l'ensemble de la France.

Pour les agriculteurs des Associations SOS, ces chiffres sont effrayants. Pour eux, ils reflètent la froide logique d'un certain nombre de responsables économiques ainsi que de gros producteurs (les « agri - managers ») devenus irresponsables : ils osent prétendre que la course aux gains de productivité est une nécessité absolue même si la casse qui en résulte est considérable.

Dans un département comme la Sarthe, il faut savoir que dix fermes disparaissent chaque semaine. Ces cessations concernent des exploitants en fin de car-

rière, mais aussi des agriculteurs en faillite, notamment des jeunes installés depuis quelques années.

En y regardant de près, on s'aperçoit qu'un bon nombre de ces exploitations auraient pu être sauvées, si des échelonnements de dettes avaient pu être obtenues auprès des banques et si une volonté des pouvoirs en place était intervenue pour trouver des solutions plus humaines.

C'est sur ce terrain qu'interviennent les Associations SOS : en organisant une résistance à toutes les pressions que subissent les exploitations fragiles, elles ont pu obtenir des mesures d'assouplissement et de redressement.

UN ESPACE RURAL DESTABILISE

La disparition d'un grand nombre d'exploitations agricoles, s'ajoutant au marasme d'autres professions, ébranle en profondeur la vie des communes rurales, spécialement dans les zones fragiles.

Le tissu économique est d'abord atteint, c'est-à-dire le commerce local, les artisans et les professions de service ; on ferme la boulangerie, l'épicerie, le café, l'église, si ce n'est déjà fait !

L'environnement social est aussi touché par la perte de ses habitants, le poids des sans-travail : Le milieu est déstabilisé.

L'environnement de la nature en subit lui aussi les conséquences : on voit apparaître des villages sinistrés, des habitations abandonnées, des espaces en jachères, des friches en progression ! Un équilibre plus que millénaire serait-il en voie de disparition ?

Il faut ajouter à ce tableau déjà sombre, la pollution que les techniques modernes entraînent. Tout le monde a entendu parler de l'érosion des sols par l'abus des désherbants, la montée des pollutions de l'eau par les nitrates ou celles qui viennent des pesticides !

UNE RESISTANCE S'ORGANISE !

Devant tant de menaces qui pèsent sur l'avenir de leur profession et sur celui de leurs communes rurales, des agriculteurs avec d'autres prennent de multiples initiatives : la création des Associations SOS en est une qui exprime la volonté de résistance du monde paysan.

Dans les études et les actions que relate en particulier la Coordination du Grand Ouest, une pensée claire se dégage : les choix économiques actuels sont néfastes. Ce sont les choix d'une économie libérale où les agents sont laissés à eux-mêmes sans contrôle, où le social est le parent pauvre du système.

Sous le prétexte de promouvoir une agriculture ultra-compétitive, on élimine des hommes en grand nombre, en concentrant la production entre les mains de quelques privilégiés ! On fabrique ainsi des exclus, c'est-à-dire des ruraux qui perdent leur identité culturelle et sociale !

Il faut donc penser une autre alternative : d'autres choix de société sont possibles en mettant dans le coup tous les acteurs du développement dans les « espaces ruraux ».

De plus, les Associations SOS veulent analyser les facteurs d'exclusion en rural en lien avec tous les autres dans notre société. C'est pourquoi elles veulent établir des solidarités, échanger des moyens d'action avec les organisations qui luttent contre l'exclusion en France et aussi dans le Tiers-Monde : elles visent ainsi à créer un mouvement social qui régule les emballements économiques au détriment de l'homme et de son environnement.

Elles veulent enfin promouvoir une réflexion : il faut trouver des méthodes qui favorisent une agriculture plus économe, plus respectueuse de l'eau et des sols, pardienne des paysages et capable de maintenir un tissu rural dense. Il faut refuser des systèmes qui fabriquent un monde de plus en plus artificiel, où l'accumulation de biens matériels est lourd de menaces pour le vivant. Il faut réapprendre à subordonner nos appétits aux lois de la nature, aux exigences de toute la biosphère et à la recherche d'un milieu rural vivant.

MA PRESENCE DE PRETRE DE LA MISSION DE FRANCE

En entrant dans les activités des Associations Agriculteurs en difficulté, j'ai découvert là un profond dynamisme, un vouloir vivre d'hommes et de femmes qui ne veulent pas se laisser faire sous les contraintes du pouvoir des plus forts.

Si la situation peut apparaître catastrophique, après les descriptions que je viens de faire, je ne dis plus la même chose lorsque je vois leur dynamisme et leur courage ! De plus, leur volonté de trouver des solutions d'avenir rejoint celle d'un certain nombre d'élus, de membres d'associations qui ne baissent pas les bras dans nos communes rurales.

Je découvre ainsi un ferment dans cette pâte rurale, un ferment de vie, d'avenir... Et si je garde au cœur un parti-prix d'Espérance que me communique l'Evangile du Christ, je reconnais là le ferment du Royaume. Sans doute, la Terre Promise est encore loin ; mais une force, un courage habitent ces hommes, ces femmes pour construire dès maintenant cet avenir nouveau ! Cet avenir où chaque homme serait reconnu (et non exclu), où chacun aurait sa place.

En tant que prêtre de la Mission de France, participant modestement avec les moyens qui sont les miens à leurs combats pour l'Homme, je veux aussi être partie-prenante de ce dynamisme : cette force qui nous habite ne vient-elle pas de plus loin que nous, les hommes ? Ne vient-elle pas de Celui qui a dit un jour à Moïse : « Je viens... j'ai vu la souffrance de mon Peuple ! ».

Fragile et grand : Voici l'Homme

L'homme connaît dans son corps diverses blessures : la répression (tortures), la maladie (sida, cancer), les handicaps, la faim, la drogue, les conséquences du chômage, les souffrances psychologiques et affectives. A la fois ceci nous fait redécouvrir que la fragilité est constitutive de l'homme — et c'est un appel à y vivre la tendresse —, à la fois ceci nous invite à intégrer de plus en plus, à l'intérieur même de notre « vivre avec », un souci et une capacité d'accompagnement (écoute, parole).

Face au sida

Serge BAQUE
équipe de Lyon-Vénissieux.

Je travaille comme psychologue, depuis deux ans, dans un service hospitalier qui accueille des personnes séropositives et malades du SIDA.

« *Quand vous êtes séropositif, vous devez réapprendre à vivre et quand vous êtes Sida, vous devez apprendre à mourir* ». Cette réflexion d'un malade résume assez bien la situation.

L'annonce d'une séropositivité s'apparente à une révélation, c'est-à-dire un événement d'où découle une infinité d'autres. La personne, souvent jeune, qui apprend sa séropositivité, doit affronter une série de deuils : deuil de la fécondité, souvent deuil des pratiques sexuelles, deuil de tout projet à long terme, puis deuil de son travail professionnel et de sa santé, lorsque la maladie se déclare. Avec cette particularité : il est impossible de bluffer : les patients connaissent la maladie aussi bien que les soignants. Et ce que l'on appelle « l'espérance de vie » devient rapidement confrontation avec l'insupportable. Pour les équipes soignantes qui s'étaient

habituées à guérir la charge émotionnelle est forte, avec la spirale classique : culpabilité, surprotection, dépression, rejet et fuite.

Comme psychologue, je suis engagé dans un soutien auprès des patients, mais aussi de leur entourage et des soignants. Ce travail m'a changé.

A 16 ans, quand j'ai découvert l'Évangile, j'y ai entendu un appel : un appel à me mettre au travail pour construire un monde plus juste, plus fraternel, plus solidaire. Ce travail a vite pris la forme d'un combat. Et je resterai toujours un peu un combattant. Mais face aux malades du sida, le « combattant » est un « toujours battu ». Ça a du sens de se battre contre un virus — et heureusement, certains le font — mais, moi, je ne m'intéresse pas au virus : j'ai affaire à des personnes.

Même si, chez le malade, il y a un combat, qui ne cesse jamais, pour entrer dans la vérité de son existence, vient un moment où il faut accepter de désarmer. Désarmer ce n'est pas renoncer, c'est porter l'attention et l'énergie sur un autre terrain : celui du questionnement fondamental sur l'être, quand la vie, l'amour, la mort — et quelquefois Dieu — tout doit être réévalué.

Cette question du sens, ce n'est pas une question théorique, ou abstraite, ou petite bourgeoise... C'est une question charnelle. Quand quelqu'un est jeté dans l'énigme heureuse et douloureuse de la gestation, de la naissance, de la croissance, de la jouissance, de la souffrance et de la mort, c'est à partir d'un corps... et de tout ce qui affecte le corps. Et ce n'est pas seulement à l'hôpital, mais partout, que des jeunes, des hommes, des femmes, sont en quête d'un lieu où ils puissent être accompagnés dans leur recherche de sens. Pas un lieu où l'on donne les réponses du catéchisme ou de la spiritualité traditionnelle — ni aucune réponse, d'ailleurs, car en ce domaine toute réponse serait clôturante. Mais un lieu où chacun puisse devenir quelqu'un, avec ses questions et les avatars de son existence. Chacun selon sa force et sa foi. C'est l'un des appels d'aujourd'hui auquel, me semble-t-il, la Mission doit se rendre attentive.

Un jeune que je suivais régulièrement, au moment où son état commença à s'aggraver, me lança : « *A quoi ça sert que je continue de vous parler puisque ça ne m'empêche pas de souffrir et de mourir* » ?

Annoncer, dénoncer, renoncer... La véritable tâche n'est-elle pas plutôt d'annoncer... c'est-à-dire de permettre à la personne malade de s'adresser à une autre, d'entrer un peu dans la vérité de son existence et d'élaborer avec elle la butée commune de la mort ?

L'accompagnement de malades m'en a encore convaincu un peu plus, ce n'est pas seulement l'engagement révolutionnaire ou humanitaire qui justifie d'exister ; c'est aussi d'entrer dans ce travail de vérité et de liberté. Un chemin qui n'a parfois aucun témoin. Un certain nombre de choses dans l'Évangile vont d'ailleurs dans ce sens-là. « *A quoi sert à l'homme de gagner le monde, si c'est pour perdre son âme* » ?

Le jeune homme en question continua de me rencontrer. Avant de mourir, noyé dans le sang qui avait envahi ses poumons, il a pu dire à propos de son ami qui ne l'avait jamais abandonné malgré sa déchéance : « *Avant, j'étais homosexuel, maintenant j'aime un homme* ».

Au terme de sa route, lui, peut-être, aurait osé balbutier ce propos scandaleux du palmiste :

*« Je me lèverai et je parlerai,
moi qui ai beaucoup souffert,
moi qui ai dit dans mon trouble,
" l'homme n'est que mensonge ".
Je me lèverai, devant la grande
assemblée, et je parlerai :
" Comment rendrai-je au Seigneur
tout le bien qu'il m'a fait ?" ».*

(Psaume 115)

La vieillesse n'est pas un naufrage mais le temps de la plénitude

Elisabeth CADILHAC
des équipes d'Ivry.

Je suis un peu impressionnée de parler devant une telle assemblée mais, puisque nous sommes en famille, je vais essayer de vous donner tout simplement mon témoignage sur la retraite et son prolongement, le vieillissement, témoignage bien incomplet car j'aurais tant à dire

Il est vrai que j'ai un peu d'expérience en la matière. J'ai cessé le travail il y a 15 ans et j'ai bien le physique de l'emploi. Mais, je ne me sens pas vieille et j'ai du mal à faire coïncider ma carte d'identité et mes projets d'avenir.

Le prolongement de la vie est un phénomène nouveau qui bouleverse nos conceptions anciennes de la vieillesse. De plus en plus, avec les progrès de la médecine, la moyenne d'âge augmente (en 1990, 72 ans pour les hommes, 80 pour les femmes) et, en conséquence, le nombre des personnes âgées grandit toujours. Nous seront, en l'an 2000, 1 200 000 Français, ayant plus de 85 ans. C'est effarant !

Et pourtant le vieillissement est un sujet tabou ; dans notre société moderne qui privilégie la jeunesse, une certaine beauté, l'efficacité et, pour qui, la vieillesse est synonyme de laid, d'usé, d'inutile. Ne dit-on pas qu'elle est une charge pour la société, et que la jeunesse en est l'espoir. Vieillir fait peur, on a honte d'être vieux, on ne veut pas y penser alors que nous vieillissons tous.

Je vous dis tout de suite que je ne partage pas cette vision pessimiste de la vieillesse puisque depuis plusieurs années, je fais partie, à Gennevilliers, d'une Association de retraités qui offre à ses adhérents des activités sportives ; culturelles et de loisirs.

Mais pourquoi, me direz-vous, avoir choisi de vous engager dans une Association de loisirs ? Pourquoi, alors qu'il y a tant d'organisations caritatives qui ont besoin de personnes dévouées et libres de leur temps ? C'est vrai, j'ai hésité, mais peut être par nature, je me sens plus proche des personnes qui reçoivent que de celles qui donnent. Voici cependant, ma réponse.

La retraite a été pour moi une véritable libération. Ouvrière au rendement, pendant presque 30 ans, mon dernier travail en équipe, sur une presse chauffante, était tellement éprouvant que les heures passées à la maison, suffisaient à peine à me redonner quelques forces pour recommencer le lendemain. A la retraite, j'avais donc, enfin, du temps libre, je pouvais choisir moi-même, mes occupations. Mais, que faire ? J'ai beaucoup réfléchi. Une chose était sûre : je tenais à rester fidèle à l'appel de la Mission dans le monde ouvrier, appel entendu en 1943, à Lisieux justement. Mais où trouver un lieu où je puisse rencontrer des gens de mon âge, ouvriers comme moi, faire route avec eux, vieillir avec eux ?

Au Bureau d'Aide Sociale, on m'a parlé d'une organisation embryonnaire de retraités qui devint plus tard AGIR (Association Gennevilleoise pour l'Initiative des Retraités). AGIR n'est pas une agence de voyages. Les retraités, chose rare, y ont la parole et y sont écoutés. Ils peuvent prendre des initiatives et décider des activités. Je les ai toutes fréquentées, avide de rencontres et d'échanges, et, c'est là, m'y sentant à l'aise, que je me suis libérée de bien des complexes et de fausses idées.

Et pourtant, quelquefois, un des vieux démons de ma génération me glissait à l'oreille que le loisir n'est qu'évasion futile et plaisir égoïste. Quelquefois aussi, un copain, au sourire narquois, me lançait, avec un peu de mépris : « Alors, ça va AGIR ! ». Et je doutais de mon engagement. Mais le recours à Ste Thérèse, patronne des Missions, me confirmait que c'était bien là, dans les petites choses de la vie, avec des gens tout simples et souvent méprisés, que je devais répondre à l'appel de la Mission. Et, d'ailleurs, pourquoi les ouvriers, au crépuscule de leur vie,

après avoir créé tant de richesses dont ils n'ont guère profité, n'auraient-ils pas droit, eux aussi, à la culture et à la réalisation de leurs rêves ?

De la culture et du rêve, Agir nous en donne et pour tous les goûts. Mais, elle donne plus que celà. Il y a d'abord tous les liens d'amitié qui se tissent entre nous, par affinités. On aime bien rire et apprendre ensemble mais aussi, partager le plus profond de sa vie. En même temps, une solidarité réelle s'établit entre tous, si bien que celui que l'on ne voit plus est l'objet de notre inquiétude et que celle qui est malade est visitée à l'hôpital. Mais, pour goûter de cette amitié et partager cette solidarité, il faut, un jour, avoir eu le courage de sortir de chez soi, pour rencontrer d'autres retraités, c'est-à-dire reconnaître que l'on est âgé et l'accepter.

Et puis, parce que notre Association est municipale, présidée par un maire adjoint, y adhérer, c'est s'intégrer à la Cité, à une grande communauté de vie. Grâce à cela, je me suis ouverte aux problèmes des banlieues (drogue et délinquance, immigration et racisme, emplois à conserver et à créer) et également aux problèmes du monde (la paix, la faim, la Palestine). J'ai participé, comme je pouvais, avec mes amies et d'autres, aux diverses initiatives prises par la Municipalité pour lutter contre ces misères.

Savoir évoluer avec son temps c'est rester jeune toute sa vie. Il faut reconnaître que ce n'est pas toujours facile. Depuis la jeunesse, notre corps évolue, en vieillissant, il devient fragile : l'arthrose s'y installe, le cœur s'essouffe, la marche est hésitante et douloureuse, la mémoire se perd. On se sent de plus en plus vulnérable, diminué et parfois humilié, on a peur d'être à charge, on s'angoisse. C'est l'époque où, pour le vieillard, il faut lutter pour que le corps s'adapte à ses défaillances, pour continuer d'aller et venir, pour s'assumer aussi pleinement que possible, risquer encore sa vie, savoir parfois taire ses misères mais toujours écouter celles des autres. Savoir dire aussi, comme une de mes amies dont le corps déformé est perclus de douleurs insoutenables, malgré les calmants, dont la vie n'est qu'un tissu d'efforts répétés pour pouvoir vivre autonome, comme les autres, savoir dire comme elle : « je souffre tellement que je suis tentée de me donner la mort, mais

c'est si beau la vie ». Et c'est peut-être ainsi, dans le lent dépouillement de soi-même que l'on acquiert la sagesse, privilège de la vieillesse.

Dans les moments plus difficiles, je pense souvent à ce que nous racontait le Père MONIER de ses rapports avec le Christ dans sa vie de tous les jours. S'adressant au Christ, il lui disait : « Tu as bien de la chance, tu es mort à 33 ans, dans la force de l'âge, et tu n'as pas connu le vieillissement et ses humiliations » et le Christ lui répondait : « Pourquoi dis-tu cela puisque je vieillis en toi ».

Il y a encore quelque chose que je voudrais vous dire pour terminer. C'est mon désir de finir mes jours à Gennevilliers où je vis en équipe avec Margot, depuis que nous avons été envoyées en Mission ensemble, il y a bien longtemps. Y finir mes jours comme les gens simples et pauvres que je côtoie. En Foyer logement, en Maison de Retraite, à l'Hôpital de long séjour ? Je ne me pose pas la question. J'essaie de vivre au moment présent, disponible à l'Esprit. N'est-il pas écrit dans l'Evangile de Mathieu : « Ne vous faites pas tant de soucis pour demain. A chaque jour suffit sa peine ». Je crois donc qu'il sera là ; le moment venu, pour prendre avec moi, si je suis encore lucide, mais aussi avec mes coéquipières des Equipes d'Ivry dont l'affection fraternelle ne m'a jamais manqué, les décisions que nécessitera mon état de santé. Je voudrais que le départ de la maison, s'il avait lieu, soit un nouveau départ en Mission, comme l'a vécu celui qui nous a tant apporté, le Père LAPORTE, quand il a quitté son équipe de Vitry pour la Maison de Retraite. Quand on s'est donné à la Mission, il faut toujours tout quitter pour aller plus avant.

S'il m'arrivait de sombrer dans le coma ou dans la déchéance, je crois que ceux qui seront là, sauront découvrir à travers mon corps délabré et mon esprit absent, ma vraie grandeur d'Enfant de Dieu. Ce qui m'a toujours boueversée, c'est que le Christ, sur la croix, dans une indignité totale, a révélé au monde, sous l'apparence d'un bandit, sa dignité de Fils de Dieu. J'ai confiance en la vie qu'Il nous donne. La vieillesse n'est pas un naufrage, mais le temps de la PLENITUDE.

Ecouter et libérer la Parole

**Marie GUERINEAU. Marie est orthophoniste
Elle est membre de « Galilée » et fait partie
de l'équipe associée de la Vienne.**

Je suis orthophoniste. C'est un métier récent qu'on nomme « paramédical » et qui s'adresse à ceux qui sont les handicapés du langage. Je travaille en zone rurale. Je vois beaucoup d'enfants de 3 à 14 ans environ et aussi des adultes (parfois même très âgés).

Cette profession me paraît, par bien des aspects, caractéristique de la modernité. Elle n'est actuellement développée que dans les sociétés occidentales. Une des raisons qui peuvent expliquer cela, c'est l'importance de la parole dans nos sociétés. On parle beaucoup, on parle vite, on parle « branché », on parle de soi, de son expérience personnelle, on prétend pouvoir parler de tout sans tabou, on s'émerveille devant tout ce que des enfants très jeunes savent dire, on apprend à mieux utiliser la parole dans l'entreprise, dans les médias... on prend la parole, on coupe la parole...

Parler fait exister quelqu'un dans la société moderne, mais parler n'a d'intérêt que si l'on est écouté.

Les handicapés du langage sont souvent des enfants : actuellement, si un enfant ne maîtrise pas bien le langage oral, la lecture ou l'orthographe, il voit se fermer beaucoup de possibilités d'intégration sociale. Il en est de même pour un adulte qui perd sa voix ou ses capacités d'expression à la suite d'une maladie ou d'un accident.

Les capacités d'écoute spontanée des sociétés traditionnelles (famille, voisinage...) sont réduites dans les sociétés modernes. Donc pour tenter de remédier aux problèmes d'intégration des handicapés du langage, la société paye des orthophonistes et les charge d'écouter ces gens, et de les aider à restaurer le langage et la communication. C'est un métier où l'on est seul avec le malade, mais comme

nous savons bien que le problème du langage est plus vaste que le champ d'action de notre profession, nous collaborons souvent avec le milieu scolaire, les autres professions médicales ou encore des associations. Nous sommes aussi regroupés en syndicat pour nous mieux former.

Quelques exemples concrets : je pense à Stéphanie, née de père inconnu et dont la mère très immature vit chez ses parents et n'a aucune ressource. Stéphanie a dix ans, elle ne sait pas lire. Elle est exclue de tous (elle reste en récré dans la classe pour que les autres ne la battent pas). Sa famille aussi est exclue par l'entourage. La spirale de l'exclusion a créé chez eux une difficulté de communication avec les autres, une méfiance et des réactions a-sociales qui alimentent les raisons de leur rejet. Un des nœuds de cette situation est l'échec scolaire de Stéphanie.

Le médecin de famille me l'a envoyée. Les premiers contacts ont été très durs, très agressifs. Il a fallu écouter un chapelet de rancunes et de souffrances, se rendre compte de ce que la société et l'administration, par des faits banals, des lenteurs et un manque de contacts humains, créent comme rejet. Peu à peu, en lien avec les assistantes sociales qui ont permis à la mère de Stéphanie de commencer à se réinsérer professionnellement, la situation s'est améliorée et l'enfant commence à apprendre à lire. Cette lecture reflète parfois son histoire : par exemple, elle me lisait ces mots « le père, la mère » en disant « le grand-père et la grand-mère ». Impossible pour elle d'avoir une autre image de parents. Impossible pour moi de croire qu'une bonne méthode de lecture résoudra les problèmes, mais plutôt un travail où je ne suis qu'un maillon de la chaîne avec un rôle d'écoute et de catalyseur.

Mon travail qui comprend deux versants — écouter, libérer la parole — m'intéresse beaucoup.

C'est passionnant, complètement utopique si on y réfléchit bien et cela demande aussi de longues patiences et beaucoup d'énergie.

C'est utopique parce que c'est un métier au carrefour de plusieurs domaines de la recherche scientifique et même si cela me passionne, je n'arrive pas à cerner tous les progrès concrets que peuvent nous apporter les connaissances actuelles en

linguistique, en psychologie, en neurologie, en informatique, en acoustique... C'est pourtant indispensable de tenter l'impossible dans ce domaine. Juste un exemple :

Une femme de 70 ans que je soigne depuis plus d'un an, était quasi-mutique après une « attaque » qui l'a laissée aussi paralysée. Elle récupère lentement le langage oral et par quelques mots, elle peut communiquer ses besoins immédiats. Elle souffre de pouvoir tout comprendre et de ne pouvoir exprimer que quelques mots, pas de nuances, ni de détails, pas de vraie conversation. Elle me disait à la fin du mois de mai : « parler, parler moi, quand ? ». Je ne peux dire la vérité que progressivement : actuellement, en raison de ce qui a été détruit dans son cerveau, la récupération sera lente et partielle. Elle me dit : « oh cimetière ». J'essaye de lui permettre d'exprimer cette douleur qu'on n'écoute pas autour d'elle, parce qu'on est démuni devant elle. Je lui redis aussi combien sa famille a besoin d'elle, et l'aime telle qu'elle est.

Quand souvent, je m'affronte à ces drames, je reçois aussi le choc de notre humanité : nous ne sommes pas des mécaniques qu'on répare et les pièces sont difficiles à trouver. Par contre nous avons des sentiments, des capacités d'écoute et de confiance qui peuvent restaurer une communication (différente, mais très importante). Le risque existe toujours, dans ce métier, d'être des grands réparateurs, des spécialistes sur lesquels on se décharge, plutôt que d'apprendre aux autres à se servir de leurs outils. L'échec d'une rééducation, même s'il n'est pas définitif, est toujours difficile à vivre et me demande un constant travail d'analyse de ce que je vis avec le malade : reconnaître chacun nos limites, accepter nos erreurs, apprendre la patience et la ténacité. Pour moi, c'est difficile d'accepter l'échec parfois, et pour eux, c'est dur d'apprendre à vivre avec un manque.

Les silences, le mutisme, les relations distordues, les visages anxieux pour l'avenir d'un enfant, c'est souvent une question pour ma foi. C'est le visage du Christ souffrant qui me dit « M'aimes-tu ? » et je n'ai pas toujours assez de disponibilité pour y répondre. C'est pourtant une expérience de Foi, de rencontre intense de l'homme et de Dieu : par exemple avec des adultes comme la femme dont j'ai parlé tout à l'heure. Au début des rééducations de gens quasi-mutiques, on a en face

de soi des personnes qui ne peuvent plus rien exprimer depuis des jours ou des mois. Il faut d'abord vaincre toute appréhension, avoir envie de comprendre l'autre et saisir tous les signes, tous les mots, toutes les informations utiles et surtout écouter patiemment dans une société qui n'imagine pas d'attendre 10 mn pour une seule petite phrase. C'est un travail technique où on se sert de connaissances rééducatives, mais surtout une aventure humaine, une rencontre très difficile à réussir. C'est sans doute ces silences, ces mots isolés et déformés et qui mettent tant de temp à sortir qui me parlent le plus de Dieu.

Je pense souvent à ces paroles d'un chant qui dit « Dieu nous parle par son absence, lorsque les mots ne pourraient pas. L'Esprit souffle dans le Silence là où les mots n'ont plus de voix ».

Mon métier est laïc et je ne parle jamais explicitement de Dieu. C'est dans mon équipe associée et avec les laïcs membres, comme moi, de Galilée que je peux partager tout cela. C'est aussi dans la prière silencieuse en union avec la communauté paroissiale.

A travers les rencontres en équipe associée et avec les membres de Galilée, (travail et mission) je suis sensible à 2 défis : le premier est interne à la M.D.F. et à ses partenaires : nos manières de communiquer sont très différentes entre générations et entre prêtres et laïcs. Saurons-nous parier que nous pouvons nous prêter l'oreille et avec patience et ténacité rechercher toujours un dialogue entre nous ? Continuerons-nous toujours à nous en donner les moyens ?

Le langage et la communication qui se vivent dans l'Eglise diffèrent souvent de ceux des gens dont la M.D.F. est proche : jeunes étrangers, petites gens, pour qui la foi n'est pas une référence. Leur système de valeur est différent, leur manière de s'exprimer différente aussi, allant jusqu'à la violence ou au mutisme. C'est à la M.D.F., avec d'autres, d'inviter l'Eglise à aller à la rencontre et à l'écoute de ceux qui ne parlent pas son langage.

Aurons-nous toujours l'impertinence de tirer les oreilles de l'Eglise pour lui dire « Ecoute ce monde ! Aime ce monde ! ». Je souhaite que nous gardions la folie d'inviter l'Eglise à faire, avec ceux qui n'ont plus de voix, une fête de Pentecôte.

Obéissance au réel le sens d'une histoire

Jean DERIES, prêtre ouvrier
équipe de GRENOBLE

L'énergie fondatrice

Nous ne pouvons éviter
nous ne voulons pas éviter
de retourner aux sources
à ce temps primitif de la Mission de France
je dis primitif, comme on parle des primitifs italiens en peinture.
Ce temps où les choses sont saisies avec une sorte de grâce première,
où tout est fort parce que tout est neuf où l'évidence,
cette espèce de prise directe sur le mouvement qui traverse les choses
qui traverse les peuples, — mais qui traverse l'Eglise aussi —
l'évidence submerge chacun. Le présent est rempli de l'Esprit.

Une énergie fondatrice : le monde... Lisieux.
Des hommes rassemblés à l'appel du Cardinal SUHARD.
SUHARD ? disons-le franchement,
interprète de l'épiscopat français mais PROPHETE à lui tout seul.
On n'admira jamais assez, non seulement la précision du regard de Suhard,
mais l'énergie quasi poétique qui a traversé cet homme.
Il faut relire le prêtre dans la cité :

quelle impatience, quelle liberté, quelle naïveté, si on peut dire,
 dans ce sourire d'homme qui médite sur les foules rencontrées,
 sur le passant de la rue, sur le plan de son quartier ;
 mais aussi qui s'impatiente et qui se révolte devant l'injustice,
 qui revendique le droit au désordre,
 si c'est la remise en cause de l'ordre établi
 ou plutôt qui revendique un ordre qui dénonce le désordre établi.

Quelle profondeur dans l'enracinement chrétien,
 quelle assurance dans l'Esprit quelle exigence aussi,
 de ne pas tricher ni avec nos frères,
 ni avec Dieu qui nous envoie, ni avec l'Esprit du Christ.

Il faut avoir rencontré, il faut avoir lu Suhard,
 pour comprendre AUGROS.

De petites phrases ne trompent pas, sur la lenteur, par exemple.

Incroyables de trouver, dans un texte ecclésiastique, ces mots :

« Dieu veuille que nous ne soyons pas coupables de lenteur excessive ».

Mon Dieu, que l'esprit fonctionnaire, que les prudences,
 non pas seulement les prudences de salons, mais les prudences de pasteurs,
 les prudences des Curies, sont loin.

Il y a urgence, le père Augros est là pour nous le dire.

Il est là pour nous demander d'être à la hauteur

d'une mission qui ne saurait se contenter d'adolescents en mal de ruptures,
 qui a besoin d'hommes mûrs, affrontant le réel avec la conscience du sérieux nécessaire.

Le Père Augros qui tient tout, tous les aspects du problème sans en oublier aucun,
 tous ceux que nous retrouverons 20 ans, 30 ans, 40 ans, 50 ans après.

Bien sûr Dieu, Dieu d'abord.

L'esprit de foi, un esprit de foi qui permet de croire possible l'impossible

un esprit de foi qui nous configure au Christ, dans sa mission, dans sa passion
 avec les exigences de son incarnation,

mais jusqu'à Pâques, à travers sa souffrance rédemptrice.
Rien ne manque jamais dans un texte du P. Augros.
Et pourtant l'orient est donné, l'essentiel. Il dit où aller.
Et s'il bouscule par sa liberté de langage, c'est qu'il voit
dans quelles impasses nous nous engageons, si toutes les dimensions n'étaient pas respectées.

Ça va loin. Lisons, entendons ce texte, sur le prêtre ouvrier :

« L'essentiel est que le prêtre soit décidé à établir, entre le peuple et lui, une réelle communauté de destin ; à l'exemple de notre Seigneur prenant sur lui toute la condition humaine, il devra consentir à tous les dépouillements nécessaires, ne pas faire « une expérience », mais vouloir pourrir sur place, comme le grain de blé en terre ».

Quand nous savons que ce texte est co-signé en 1948 par
les mouvements d'Action catholique, avec Mission de France et Mission de Paris,
que c'est merveilleux de voir justement ce sens, qu'avait le P. Augros, d'engager tout le monde :
Les laïcs, les mouvements, l'Eglise elle-même. Tout y est.

Oui nous sommes au TEMPS DES ORIGINES

Suhard, Augros, mais des hommes aussi,

des hommes venus de partout, déjà mûrs d'une expérience profonde :

le service du travail obligatoire, les camps de prisonniers, la guerre,
d'autres déjà affrontés au risque d'une histoire commune dans la résistance.

Des hommes, plus jeunes aussi,

portant toutes les exigences des mouvements d'A.C., de la JOC, de la JAC,
impatiens eux qui sont déjà et qui se veulent ouvriers, apôtres parmi les ouvriers,
impatiens de prolonger cet appel jusque dans le ministère du prêtre.

Oui, des hommes venus de partout, 30 d'abord. 150 ensuite. 150 ! 30 par année !

Nous sommes dans les temps primitifs.

Et la méditation sur le monde,

sur ce monde que nous n'avons pas perdu,

en nous rassemblant pour nous former au ministère.

Ce monde qui est dans notre peau de jeunes ou de moins jeunes nous avons le souci de le voir en filigrane derrière la réflexion qui nous est proposée dans les liturgies que nous célébrons, dans les chants mêmes de la mission qui disent le génie qui nous traverse, l'Esprit de Dieu.

Des hommes passionnés pour leurs frères, orientés dès le départ vers l'essentiel qui va traverser toute cette histoire : les pauvres et ceux qui ne partagent pas la foi en Jésus-Christ.

Les pauvres et les païens.

S'il y avait un chant que j'évoquerais pour cette première période, c'est celui de

« maison claire, maison sonore,

fenêtres ouvertes et tables garnies

reprends-nous Seigneur la maison, que tu nous as donné hier... »

C'est 1952. Ce chant évoque la fraternité conviviale, merveilleuse du séminaire de Lisieux, cette maison pleine de sel et d'humour, pleine de joie dans la pauvreté.

Mais la chanson culmine dans cet abandon : *« reprends-nous Seigneur la maison que tu nous as donnée hier »*.

L'inconfort, le départ, le fait de ne pas être installé, de repartir toujours.

Voilà comment était vécue cette énergie primitive — l'Esprit Saint, — :

Abraham, prêt à partir, vers une terre qu'il ne sait pas situer dans son atlas de poche.

Le scandale de l'Eglise

On ne peut pas comprendre ce que nous sommes devenus,

si on n'a pas en mémoire le scandale que nous avons ressenti entre 52 et 59.

Oui, proprement le scandale de l'Eglise.

Il n'est pas utile de décrire longuement les événements qui l'ont provoqué :

En France, de bons-chrétiens, des évêques aussi, voulaient faire disparaître cette institution dérangeante. Ils s'y sont employés par le dénigrement et par la dénonciation à Rome de ce que nous vivions à Lisieux ou dans les secteurs, dans les équipes.

Notre anticonformisme — disons-le, nos erreurs — leur donnaient bien des atouts.

Ils ont obtenu le départ du Père Augros, destitué. La mise au pas du séminaire, déplacé à Limoges, sous haute surveillance, puis bientôt fermé.

Les théologiens dominicains qui nous soutenaient de leur compétence étaient à la même époque mis au pas.

Bientôt, les prêtres ouvriers devaient quitter syndicats et entreprises sous peine d'interdit. C'était le 1^{er} mars 1954.

Une porte restait ouverte pour les travaux modestes, artisanaux, le travail à temps partiel.

Un cardinal de Curie a remis le compteur à zéro : les prêtres n'ont rien à voir avec la vie de travail. C'était en 1959.

On ne peut qu'évoquer le déchirement de ceux qui avaient cru au sérieux de l'envoi, à l'incarnation, au pourrissement comme le grain en terre. Ils étaient mis dans un écartèlement impossible : choisir entre Dieu et l'Eglise ? Choisir entre la mission et l'Eglise ? Choisir entre la classe ouvrière et l'Eglise ? Quoi qu'ils fassent, ils étaient infidèles, le cœur et l'âme divisés.

On ne peut comprendre ni les insoumis — ceux qui sont restés au travail, ceux qui ne sont pas rentrés au séminaire de Pontigny en 1954, ni les soumis, ceux qui ont quitté le travail, ceux qui ont repris la route du ministère, si on n'enregistre pas le fond de fidélité indéracinable — il faut dire d'amour de l'Eglise qui était sous jacent à leur attitude.

Meurtris. Crucifiés.

Pour ceux qui ont continué contre vents et marées à garder l'espoir, c'est un travail d'enracinement au fin fond du terrain ecclésial qui devenait nécessaire. Comme ces arbres de haute-montagne, dans l'aridité du sol, qui contournent les rochers de leurs racines nouvelles, et vont patiemment chercher ailleurs dans les fouilles les terres de nourriture.

Augros et Emeriaux, comme De Lubac, Chenu, Congar étaient bâtis pour l'épreuve. Ils savaient vivre incompris sans rompre la communion. Ils étaient nos maîtres.

La foi restait à l'œuvre — la foi est toujours à l'œuvre —
 Elle investissait les dicastères romains, elle tenaillait la Curie,
 fouillait les textes canoniques, conjugait les mots latins
 pour qu'un statut sauve la vie de l'intuition profonde :
 des prêtres, dépositaires par fonction du ministère apostolique,
 engagés personnellement et collectivement dans la mission,
 physiquement, charnellement présents et en dialogue avec ceux qui ne partagent pas la foi
 en Jésus-Christ.

Daniel Perrot voyageait entre Paris et Rome permettait le miracle
 une institution nouvelle, légère comme une barque, charpentée comme un vaisseau de haute mer.
 Pontigny héritier de siècles de prières.

Ce fut une période féconde pour l'enracinement dans les quartiers,
 dans les paroisses, dans les diocèses.

Le travail en commun avec des laïcs. Les responsabilités partagées des mouvements.
 La rencontre des gens de bonne volonté au gré des événements.

Notre réflexion s'approfondissait sur le ministère.

Nous ne renoncions pas aux intuitions de fonds.

L'incarnation de la Parole de Dieu appelle cette présence aux confins de l'Eglise,
 en prise avec l'espoir et les risques de l'action.

Cette volonté d'être là, de vivre avec, avait engagé trop d'énergies spirituelles,
 et fait naître trop d'espoir pour se perdre définitivement dans les sables.

La graine, semée profond germerait.

Définitivement, nous enregistrons qu'on pouvait vivre l'Eglise,

la proposer comme lieu de communion, sans la confondre avec les opinions,
 ni même avec les décisions de l'autorité en place.

Cette communion nous engageait à un autre niveau que l'assentiment disciplinaire.

Algérie : Prophétisme à dimension, de l'histoire

Nous sommes en 1957, déjà et dès 54 la guerre était repartie en Algérie.
Après l'Indochine où les Américains avaient pris le relais.
Après le Maroc et la Tunisie qui s'était calmée grâce à Mendès-France.
Il paraissait impossible, le 1^{er} novembre 1954, d'envisager l'Algérie indépendante.
Elle était département français, elle était territoire même de notre pays et traitée comme tel ;

Nous étions là-bas. Le dialogue était ouvert, actuel. Au jour le jour.
Dans cette proximité nos frères découvraient le ferment de liberté qui travaillait ce peuple.
Bientôt les points de vue se radicalisaient, surtout à partir de 1957.

Tout un effort de pacification voulait obtenir coûte que coûte le maintien de la France.
Coûte que coûte et ça coûtait cher en effet,

nous le savions aussi par les jeunes qui revenaient de là-bas,
pris bon gré mal gré dans une guerre sans merci faite de violence,
d'exécution sommaire, de recherche de renseignement, sous la torture,
d'otages, et de villages dévastés.

Nos solidarités ont joué complètement et notre volonté de voir clair :
Pas seulement de protester de façon trop facile.

Mais de nous documenter, le mieux possible,
de nous référer solidement à l'écriture et à la Tradition, à la pensée de l'Eglise,
de réfléchir avec des gens compétents qui pouvaient éclairer notre jugement.
Et puis, de PRENDRE POSITION de la façon la plus claire.

Ça a été fait par la LETTRE AUX COMMUNAUTES. En MARS 58.

Elle eut un grand retentissement. Ce fut une démarche exemplaire.

Ce qui ressort de tout cela, outre le risque couru par un certain nombre
qui ont connu les enquêtes de police, la fouille à domicile,
pour d'aucun même la prison, ou l'expulsion, comme l'équipe de SOUKHARAS,
avec le P. AUGROS.

Outre les risques pris qui nous rendaient solidaires de ces hommes

revendiquant leur dignité et la responsabilité d'eux-mêmes,
ce qui survenait en tout cela pour nous c'était l'indispensable urgence
de reconnaître la sollicitation d'un événement :

quand celui-ci survient il n'est pas possible de remettre à plus tard
une prise de position courageuse, claire. Nous ne pouvions nous taire.
Et nous qui avons connu la nécessité de l'enfouissement dans la vie ouvrière,
qui nous conduisait généralement à la discrétion et au silence
à enraciner dans notre vie personnelle de prière

tout le désir que nous avons d'être témoins de Jésus-Christ,
nous découvrons dans cet **EVENEMENT**

que la parole du Christ demande parfois à s'affirmer publiquement,
qu'elle a part au destin des peuples, qu'elle est là aussi pour éclairer la route commune,
qu'elle est prise de partie généreuse et forte dans l'histoire des hommes.

Que l'Eglise, sans forcément se croire appelée à parler à tort et à travers,
est mise parfois devant des situations où elle ne peut se taire.

Elle doit parler, quitte à se faire du tort à elle-même :

Il en va de l'homme et de l'amour de Dieu.

Concile : le temps de la reconnaissance

Dans les mêmes temps, en 1959, le bon pape Jean venait prendre le gouvernail de l'Eglise.
Vieil homme qui dormait tranquille le soir, — sachant que l'Esprit Saint fait le travail —
et qui le matin tôt levé s'empressait d'ouvrir toutes les fenêtres.

Le Concile est une période cruciale
un événement d'une importance considérable
pour l'approfondissement de notre vocation, en tout sens.

D'abord, c'était une période heureuse, optimiste, faite à la fois d'un retour radical

aux sources de l'Eglise et d'un regard amical sur le monde.
Le Concile dans son inspiration par les 2 bouts
— vers ses sources, vers les destinataires de la Parole de Dieu —
était comme une reconnaissance publique de la recherche qui était nôtre.
Que dire publique ? Une reconnaissance universelle, une reconnaissance planétaire.
Les évêques de tout lieu du monde se rencontraient,
ils se découvraient responsables de la Parole de Dieu pour aujourd'hui et pour demain,
ils se saisissaient de leur responsabilité. De ce fait, ils éclairaient la nôtre.
Car nous aussi, nous par eux d'ailleurs — nous avec eux,
nous étions porteurs de cette responsabilité
d'une Parole qui s'adresse aux hommes jusqu'aux extrémités de la terre
— au-delà des frontières — à toute culture, à tout désir,
à toute liberté à toute expérience humaine.
En vivant, avec le sérieux dont ils témoignaient leur propre rôle
les évêques du Concile nous renvoyaient au nôtre
et pas seulement chacun d'entre nous dans notre ministère dispersé,
mais aussi dans notre rôle *ensemble*.
Nous découvrons par le Concile que notre diversité
et la diversité de nos pays, de nos solidarités
étaient la clé même de la compréhension de la Parole de Dieu.
Nous avons à passer les uns par les autres pour mieux comprendre
ce que pouvait être l'Evangile aujourd'hui.
Le Concile encore se faisait proche du destin humain, social, économique ;
se souciait de la paix, d'un monde respectant chacun, chaque communauté.
C'était notre volonté d'enraciner la Parole de Dieu
dans des dimensions très concrètes de la vie de l'homme qui nous était renvoyée.
Là encore, quelle reconnaissance foncière de nos orientations, vers les pauvres, vers les autres.
Enfin, le Concile faisait du neuf, le Concile appelait à libérer l'esprit de création :
que ce soit dans la liturgie, en invitant les peuples à creuser leur patrimoine culturel,

à inventer des manières nouvelles de chanter la gloire de Dieu,
 que ce soit dans la réflexion, que ce soit dans les pratiques qu'il mettait à jour,
 le Concile remettait l'Eglise en route dans l'histoire des hommes.
 Nous fûmes de ceux qui ne le boudèrent pas.
 Enfin, l'Eglise pouvait ne pas être scandale.
 Elle était appel à la Vie, témoignage de l'Esprit, et du Christ et du Père.

66-89 : Le temps de l'espoir

S'ouvre alors un temps nouveau à partir de 65, de 66.
 Le Concile est clos, il a armé l'Eglise pour affronter ce temps ;
 ou plutôt, il a nourri l'Eglise pour vivre son temps.
 De partout sourd, dans le peuple chrétien, une sorte de paix nouvelle,
 la réconciliation profonde des disciples du Christ avec leur Eglise.

Bientôt nous en cueillons les premiers fruits.

En 1966, des prêtres peuvent reprendre la route de l'usine.
 Bien sûr, ils sont peu nombreux, choisis, contingentés, dûment chapitrés,
 mais un relais se prend, de ce qui a été vécu si puissamment avant 1954.
 Le dynamisme du Concile a gagné les laïcs, tout autant. Et avec le vent de 68,
 ce mouvement va s'accroître, en tout sens.

Car Mai 68, est un événement considérable :

les étudiants écrivent sur les murs des mots nouveaux jusque là refusés par l'inconscient collectif.
 Tout est permis. Ni règle, ni autorité, ni magistère, ni institutions, ni traditions
 ne méritent la vénération respectueuse des générations qui montent.
 Le passé s'effondre. Que reste-t-il comme colonne vertébrale, pour tenir debout,
 pour accueillir les requêtes du temps, pour trouver les voies de l'avenir ?

La classe ouvrière s'est levée, aussi, et a vécu ce temps comme une puissante affirmation de son désir de vivre dans la dignité. Elle réclame sa juste place dans le jeu économique, social et politique, par la reconnaissance de ses compétences et de son travail. Quelle époque !

Pour nous, c'est le temps du travail en tout lieu, en toute direction de l'enracinement dans la classe ouvrière. De la découverte de sa culture. De la découverte du service syndical. Il nous faut comprendre ce que nous vivons, nous solidariser avec les organisations qui donnent poids au combat qui l'éclairent et le fondent.

Ici, là, nous sommes sur le chantier de notre vocation.

Il requiert un engagement entier, résolu.

C'est aussi le temps de la maturation :

Alors que partout, les repères institutionnels et ecclésiastiques s'effacent, notre expérience, l'enjeu de nos vies et de notre ministère, nous donnent de maintenir l'articulation des contraires :

ne sommes-nous pas une institution à la marge de l'Eglise ?

Ne témoignons-nous pas de la marge, et de la liberté au sein de l'institution ?

Notre horizon s'est élargi.

Après le Maghreb et l'Afrique noire, des équipes s'enracinent en Argentine et au Brésil. Pour tous une « révolution copernicienne » est à l'œuvre : entendre l'Evangile avec d'autres yeux, dans d'autres solidarités.

Bientôt la Tanzanie, et l'Egypte, et l'Asie.

Quelles compétences, acquises par les uns et les autres, professionnelles, syndicales, et parfois politiques.

Compétences linguistiques, compétences culturelles,

Et cette compétence si nouvelle, et si fine, d'être nous-mêmes étrangers et de vivre en hôtes.

Quelle solidarité, enracinée dans le compagnonnage quotidien, quelle méditation aussi.

Il faudrait se taire et ouvrir les carnets personnels,

ces petits journaux où chacun note ce qu'il vit,

Il faudrait qu'un laser indiscret pénétre nos archives les plus intimes

et révèle la prière des jours,
 le dialogue des jours au loin — dans les campagnes,
 au large des mers, dans les cuisines hôtelières,
 au fond des ateliers, aux paillasses des laboratoires,
 dans les déserts du Sahel, dans les chambres d'hôpitaux, dans les brousses tropicales,
 dans les universités lointaines, dans les ruelles du Caire,
 dans les cellules de Rikers Island, dans les favellas brésiliennes,
 cet engagement de la parole dans l'histoire des hommes,
 — le labeur de votre foi, — amis, —
 la course de la Parole de Dieu après Antioche, après Damas, après Rome, après Corinthe.
 Bien au-delà de l'Espagne. Bien au-delà de CONSTANTIN.
 L'Esprit du CONCILE, rejoignant notre vocation propre, pour inventer des chemins nouveaux :
 Temps d'espérance, temps d'utopie, peut-être.
 Ce n'était plus seulement être grec avec les grecs, chinois avec les chinois,
 c'était aussi, — c'était peut-être, — s'engager dans le dialogue de la manière la plus risquée,
 — au risque de se perdre —. Pauvre avec les pauvres. Incroyant avec les incroyants.
 Incroyants avec les incroyants ?
 La découverte de ce que la pratique et le combat,
 l'aspect concret des choses, vécues au jour le jour, les raisons de la science,
 les raisons de la raison, introduisaient comme question dans nos schémas dogmatiques.
 Quelle rupture. La rencontre ne laisse pas indemne.
 L'Esprit cherche en nous son chemin de vérité,
 qui oblige chacun à être soi-même, attentif, plus que jamais, à l'appel.
 Espérance. Utopie ? Qu'était-ce, cet espoir d'un monde humain,
 enfin délivré de l'injustice que fait peser l'argent — et la liberté déchaînée —
 quand elles ne jouent pas au profit de tous, mais seulement des plus forts ?
 Nous avons vu le travail de l'Esprit dans les pauvres.
 Nous avons entendu l'Évangile parler au cœur des peuples.

Peut-être avons-nous cru que Dieu était à l'Est
dans les projets généreux des réalisations socialistes,
— à quelques corrections près —.

A quelle « obéissance au réel » ne nous obligent-ils pas les bouleversements en Europe de 1989 ?
Mais aussi les changements survenus dans la production depuis près de 20 ans. L'émergence de
classes nouvelles s'affirmant dans leurs compétences techniques, et scientifiques. Les projets de
voyage les plus ambitieux à portée de main, de beaucoup. Que devient notre corps à corps
avec le mouvement ouvrier, quand le mouvement ouvrier cherche ses voies, quand les plus dé-
munis se trouvent en marge de son dynamisme, exclus de tout ?

Oui, peut-être devons-nous remettre en chantier notre espoir même.

La mémoire de l'avenir

Ce serait une histoire trop belle, ce ne serait pas la nôtre,
s'il ne fallait pas constamment recommencer.

Ce serait une histoire trop belle si nous n'étions pas renvoyés à l'esprit du départ.
Abraham, quitte ta ville, prends la route, recommence.

Sacrifie ton espoir : à nouveau, tu le tiendras de Dieu lui-même.

Il y a eu des temps de grande douleur, dans notre itinéraire

et nous ne voulons pas nous les cacher,

quand on a découvert la force de notre héritage, à quel point

ce que nous avons reçu de notre mission même méritait d'être renvoyé à l'Eglise,

et à sa responsabilité alors que la « mission » risque toujours d'être un mot généreux,
dont le contenu vise plutôt à vitaliser l'Eglise qu'à la mettre en cause
dans la rencontre des autres...

Nous avons cru qu'il fallait remettre à l'Eglise, ce ministère

qui nous était donné dans l'action. Nous lui avons demandé d'en être garante.

Ce fut une époque de déchirure. Le séminaire fermé, la mission serait-elle sans avenir ?

Nos responsables devant l'incapacité, collégiale des évêques,
à prendre en charge ce que nous proposons, nos responsables avaient démissionné,
une nouvelle équipe s'était efforcée de reprendre en main ce dynamisme,
mais chacun pris dans son regard et sa fidélité, nous avons vécu l'écartèlement de 1969.
Nous ne pouvons passer sous silence ces heures extrêmes.

Il y a dans la vie d'un corps ecclésial comme dans celle d'un couple
ou d'un individu, des temps de rude épreuve et de crise de croissance.
Peut-être est-ce à l'intérieur de ces temps difficiles que germe l'avenir.

Dès 1972, de nouvelles vocations se présentaient
accueillies par une équipe nouvelle.

Un long travail de mémoire était à l'œuvre en vue de l'avenir.

Dans l'intelligence de notre histoire, la vie se cherche, celle du bourgeon qui pointe
avec toute l'énergie, qu'il tire de ses racines, au service de l'Évangile parmi les hommes.
C'est cette mémoire de l'avenir qui est aujourd'hui à l'œuvre :

Dieu a déposé dans la Mission de France une parole capable d'éclorre :
viennent ceux qui la jeteront encore en terre.

Etre radicalement présent à l'homme dans ce qu'il a de plus essentiel,
de plus affronté à son destin humain, sans décoller de la réalité sous ses multiples formes...

Ne rien perdre de cet enracinement,

de cette incarnation comme Jésus qui nous a précédé sur la route, et nous envoie
Vivre comme prêtres, et en Église, cette actualité de la Parole de Dieu,
en partageant avec les laïcs qui en témoignent, notre commune responsabilité de la mission.

Aller à la rencontre de l'autre. Accueillir le chemin mystérieux de l'Esprit

Saint qui va au devant de toute liberté et de toute conscience,
sur les chemins les plus divers, remplis de force et de qualité.

Seraient-elles rares, les vocations pour être prêtres,

quand les baptisés ont ressaisi à leur profonde mesure la responsabilité de l'Évangile ?

Ils appelleront les ouvriers qu'il faut pour que la Parole aille son chemin,
en deçà et au-delà du seuil, à la mesure de la découverte de l'autre.

Nous sommes au temps des chantiers nouveaux.

Mission de France et laïcs à travers l'histoire

André LAFORGE
équipe de Lyon.

Quand la M.D.F. est née, elle était un séminaire. C'était normal mais, avec la création des équipes de prêtres, cela devint vite source de difficultés avec les diocèses : ce n'était pas à un séminaire de diriger des prêtres... Dans le même temps, sont nés la Mission de Paris et les premiers prêtres-ouvriers. Il y avait aussi toute une floraison de créations, qui avaient toutes le même objectif et relevaient du même Esprit. Pendant ce temps de guerre et après, les mouvements d'Action Catholique étaient en pleine ébullition : beaucoup de militants avaient été prisonniers, déportés, résistants. Leurs découvertes des rapports Eglises-peuple provoquaient chez eux un appel urgent pour une tâche de Mission.

L'abbé Godin invitait la JOC à la réflexion. Madeleine Delbrel créait ses groupes « Charité ». Avec la Mission de Paris et les P.O., naissaient les équipes d'Ivry : on les appelait alors les équipes féminines de la Mission de France. A cette époque, le P. Augros rappelait souvent qu'il y avait pour tous, laïcs et prêtres, le même appel, la même grâce de Mission.

Les équipes M.D.F. se sont multipliées très vite. La plupart du temps, elles avaient une charge territoriale. Pourtant, dès ce moment-là, des prêtres sortant de Lisieux rejoignaient les équipes naissantes des P.O. à Paris et en province. En 1952-54, ils étaient 28, sur un total de 96 prêtres-ouvriers. Là où était envoyée la M.D.F., il y avait peu de laïcs chrétiens : presque pas d'A.C., c'était apparemment le désert. Pourtant, ici ou là, quelques-uns commencèrent à travailler avec nous. Tous alors, prêtres et laïcs, subirent ensemble les événements de 1952-54 : retrait du P. Augros, le départ du séminaire à Limoges, l'arrêt des P.O., etc. ...Nous nous souvenons de la 1^{re} Assemblée générale, prêtres et laïcs, à Limoges, en 1954 ; cela fut douloureux, tragique. Les relations avec les mouvements d'Action Catholique furent troublées,

ces années-là, par les réactions de quelques responsables de mouvements vis-à-vis de P.O. en particulier.

Après ces événements et le démarrage de Pontigny, la M.D.F. se retrouve en presque totalité cantonnée dans le territorial. La collaboration avec les laïcs se développe, y compris avec l'Action Catholique. L'association des « Amis de la Mission » fut créée. Pendant l'été de plusieurs années, des sessions de formation de laïcs furent organisées à Pontigny. Quant au EREM, en 1954, elles s'organisèrent.

**Equipes de Recherche et d'Enseignement pour la Mission
Nous sommes E.R.E.M. :**

Celles, que la Mission de France a classées comme équipe en diaspora — et — c'est dès, 1943-47 que les plus âgées, ont suivi, ici, à Lisieux, avec des filles d'Ivry, et d'autres quelques retraites, prêchées par le Père AUGROS, et c'est vous, Prêtres de la Mission, qui nous avez reconnues, rassemblées, aidées.

En effet, dispersées nous l'avons été dès le départ. Venant d'horizons très divers — d'un monde de chrétienté ou non.

Mais., « Notre Racine » (si l'on peut dire) est un même appel de l'Esprit à un don total pour la Mission.

Frappées par la déchristianisation, nous sommes restées dans nos milieux ou envoyées dans d'autres lieux pour un travail parmi les pauvres — sans signes distinctifs — au nom de notre baptême, membres du peuple de Dieu.

(extraits)

Malgré des progrès, les rapports avec les mouvements d'Action Catholique furent parfois difficiles : la M.D.F. était souvent soupçonnée de ne pas croire au laïcisme d'A.C. ou de vouloir créer son propre laïcisme. En fait, s'il y avait ici ou là des raisons de litige, dans le dialogue avec les mouvements, on constatait que, dans la majorité des équipes, les mouvements naissaient et se développaient : les prêtres M.D.F. aumôniers d'A.C. étaient nombreux.

Entre 1954 et 1959, naquit la Mission Ouvrière. Nous étions souvent très engagés dans les « Secteurs missionnaires ». Ce fut aussi une longue période où la M.D.F. entreprit une réflexion de fond sur les événements et le ministère presbytéral dans la Mission. On nous accusa souvent de faire du « sacerdotalisme ». Pourtant, c'était vital, urgent, nécessaire pour la M.D.F. et pour l'Eglise. C'était encore le

temps où le slogan « aux laïcs le temporel, aux prêtres le spirituel » était vivace. Or, de notre côté, nous voulions signifier la dimension essentielle du ministère, y compris épiscopal, dans la Mission. Conjointement, les équipes féminines M.D.F. et les EREM continuaient leur route. Elles essayaient de trouver leur place. Du temps des Cardinaux Feltin, Vuillot, ou des évêques Maury et Marty, il y eut, faits par eux, des sondages à Rome pour trouver la forme canonique de ces groupes : on leur proposait une « union pieuse » ou un Institut séculier. Les équipes devenues « d'IVRY » et les EREM refusèrent net ! Mais il y eut une approche auprès de la M.D.F. pour trouver les formes d'un partenariat.

Le Conseil de la M.D.F. refusa à son tour : « on est un corps sacerdotal », « il faut préciser et défendre la place du prêtre dans la Mission », « restons amis, sans plus ». Claude BOUSSAC nous dit sa déception d'alors.

Pour nous, ayant la même VOCATION — nous laïques, eux prêtres — vocation de rencontre et de dialogue avec les incroyants, et communauté de destin avec les plus pauvres, c'était naturellement avec ceux de la MDF que nous désirions partager et vivre cette mission.

Oui, grande a été notre déception.

Cette non-reconnaissance par l'Eglise, à travers le refus de la Mission de France, nous a interrogées. Pourquoi, seuls, les prêtres pouvaient-ils recevoir mission de l'Eglise ? Pourquoi des laïcs ne pouvaient-ils pas être coresponsables de cette mission ?

Cette non-reconnaissance a eu pour effet d'amoinrir, dans le temps, cette conscience de responsabilité d'Eglise et de nous marginaliser, puisqu'il n'y avait plus de dialogue, de questionnement réciproque.

Alors, le groupe s'est « déstructuré ». Et, pour certaines, ces questions : Pourquoi participer à un groupe sans lien structurel avec l'Eglise ? Pourquoi une équipe sans mission ?.. Vivons comme tout baptisé.

Seuls les liens fraternels, entre nous et avec certains prêtres de la Mission, le maintien d'un minimum essentiel de partage, le fait que notre vie avait profondément et humainement un sens, l'attachement personnel à « notre envoi en mission », nous ont permis de vivre notre FOI.

Claude BOUSSAC
(extraits)

Le Concile Vatican II éclaira la route de l'Eglise et la place de chacun dans la Mission. En 1965-66, ce fut le redémarrage des P.O. : la joie fut grande en France, à cette nouvelle. Elle le fut beaucoup moins pour l'équipe qui, étant à Rome, reçut le « rapport secret » qui précisait les conditions du démarrage. Le nombre était limité à 50. En fait, il y en eut 70, dont 27 de la M.D.F. alors que 150 d'entre nous attendaient la reprise et y étaient préparés. Le dialogue prêtres et laïcs continuait. La reprise des P.O. donnait à la Mission Ouvrière pouvoir de choix et de formation des nouveaux P.O. Les relations furent alors un peu tendues dans la mise en place des nouvelles équipes. L'amertume se répandit. Il fallut attendre 1968 pour que les verrous sautent, en compliquant parfois le redémarrage des P.O., par des motivations de passage au travail différentes.

Le Concile avait décidé aussi la collégialité épiscopale. Rapidement, se mirent en place les Conférences Episcopales. L'esprit collégial n'était pas pour cela toujours présent au rendez-vous. Des difficultés se manifestèrent à Lourdes pour que la Conférence Episcopale, malgré les efforts du Comité Episcopal, honore la vocation de la Mission. « Pourquoi parler de la M.D.F. à Lourdes ? Devenez donc des religieux ! ». Avant l'heure, les cardinaux Suhard et Liénart étaient déjà dans l'esprit collégial en créant la M.D.F. en dépendance de l'épiscopat. Leur création était bien difficile à passer en héritage.

Toutes ces raisons provoquèrent les difficultés de 1969-1973. Après, la M.D.F. redémarrera sa formation au ministère. Les jeunes qui arrivèrent étaient très liés à des amis laïcs. Sur le terrain, les liens prêtres et laïcs se développèrent. Se créèrent « l'Atelier Territorial Urbain » et des groupes ruraux avec l'association. Cause ou convergence : c'est la création d'Info-dialogue, puis du Service Jeunes pour un appel. L'élargissement se fait rapidement avec « Pâques à l'Aube », « Assise », « le Train », « les étés de Pontigny ». Les laïcs demandent « plus » en formation : les « parcours de croyants » naissent.

Paul VI écrit, dans « *Ecclesiam suam* », sur les ministères nouveaux. L'idée germe, à la M.D.F., de ministères reconnus de laïcs : il y a réflexion, appel, réalisation malgré quelques difficultés de compréhension de la part de prêtres M.D.F. ou de quelques laïcs. A Lourdes 1980, la Conférence Episcopale honore enfin la vocation de la M.D.F. et la reprécise. Elle reconnaît aussi la recherche M.D.F. sur les ministères reconnus, dont Jean SACHET se fait le porte parole.

Je suis un des 7 laïcs (5 femmes et 2 hommes) qui ont reçu un ministère, un ministère reconnu comme on dit. Je parlerai au nom de ce groupe car il s'agit d'une aventure de groupe, au sein de la M.D.F.

En décembre 89, nous avons essayé de nous dire, au-delà des modalités particulières à chacun, comment nous étions habités par cette responsabilité ministérielle. Je vous en livre quelques gros traits :

- vivre un ministère reconnu modèle notre manière d'être dans l'existence. Nos choix personnels engagent autre chose que nous-mêmes. L'un de nous disait : « Quelque part, nous ne vivons plus notre liberté de la même façon, tout en nous sentant libres ».
- Confié pour une durée précise, les ministères reconnus constituent cependant pour nous un engagement sans retour, même s'il faut un jour le vivre autrement.
- Nous attachons tous beaucoup d'importance à la vie d'équipe. Complémentarité, coresponsabilité, vocation commune et respect des charismes de chacun... Autant de sujets que nous n'avons pas fini d'explorer.
- La recherche collective nous tient en éveil : elle a noué notre existence avec d'autres. Chacun à notre place, nous nous sentons embarqués dans une même aventure au service de la mission.
- Nous sommes tous partenaires d'une Eglise locale, pour notre bonheur et, parfois, pour notre douleur. Au sein de ces églises locales, avec d'autres, nous voulons demeurer attentifs aux appels de l'Evangile qui viennent de ceux que nous fréquentons au quotidien.
- Dernier trait : il nous semble important que les ministères reconnus soient confiés par l'évêque de la M.D.F. et accueillis clairement par l'évêque de l'Eglise particulière où ils seront exercés.

C'est bien le compagnonnage avec les prêtres de la M.D.F. :

- qui nous a appris ce regard positif sur tout ce qui est étranger à la foi chrétienne ;
- qui nous a gardés en éveil sur la nécessité de nous impliquer dans les questions et les luttes des hommes ;
- qui nous mobilise pour la mission, avec d'autres.

Nous poursuivons le chemin commencé et nous invitons d'autres à se risquer au service de la mission.

Jean SACHET
(extraits)

Le partenariat s'est créé, avec les équipes associées, il s'élargit enfin avec les EREM et IVRY, dans les Assemblées générales ou le Conseil de Mission. En 1986-1987, la session sur les « Ouvriers de l'Évangile » éclaire la route et, avec l'accord des Assemblées générales, des Équipes de Mission se créent. On arrive enfin à la reconnaissance que des laïcs, des couples sont appelés à la Mission, comme nous, avec nous. C'est la création de Galilée, association de laïcs.

PRESENTATION DE GALILEE

GALILEE, un nom de lieu, un nom d'homme ayant marqué l'histoire.

Un lieu : « Il vous précède en Galilée » comme l'ange l'a annoncé aux femmes.

« Galilée, terre des nations » : lieu de carrefour et de rencontre, mélange des races et des cultures.

La Mission de France nous a devancés en ces lieux où les hommes ont perdu la trace de Dieu et où l'Église n'a pas croisé les pas des hommes. Nous avons demandé à la rejoindre pour partager avec elle la mission qui lui est confiée.

Galilée, un homme, homme scientifique, le premier il a tourné sa lunette vers le ciel et ce qu'il y a vu, ce qu'il en a compris a provoqué l'ordre religieux. Conflit encore de l'homme d'aujourd'hui qui n'a plus besoin du ciel et de l'Église qui a dû tourner sa lunette vers l'homme.

Derrière ce nom de Galilée, chargé d'histoire et riche de signification, vous trouverez aujourd'hui 43 personnes, 28 femmes et 15 hommes, mariés pour la plupart (10 couples avec mari et femme à Galilée), 7 ont des ministères reconnus, une est « femme consacrée ».

Une moitié se trouve dans la région Rhône-Alpes, une dizaine dans l'Île de France, les autres sont disséminés dans le reste de la France : deux dans le Nord, un en Bretagne, quatre dans le Sud-Ouest, deux dans le Centre, une au Sud et une en Tunisie.

Qui sont-ils ? Des gens de la vie ordinaire : du monde rural, des cités, ils sont des collègues de travail, des parents...

(extraits)

Cette histoire est riche d'enseignement. Quand la prélatrice de Pontigny a été créée, elle a permis à un ensemble sacerdotal d'exister. Peut-être aurions-nous dû voir que c'était aussi un quasi diocèse qui démarrait. Le Prélat peut créer des groupes divers comme un évêque diocésain. Cela n'empêche pas le chemin avec l'A.C. C'est sur le témoignage de Bénédictine du Chaffaut que nous terminons notre intervention.

« A Grenoble, j'ai découvert la grâce et la joie d'une coresponsabilité d'équipe, partagée avec des prêtres. En Tunisie, j'ai mesuré l'importance du rôle que pouvaient jouer, comme tels, des laïcs. Aujourd'hui, j'accueille la naissance de Galilée et ses premiers pas affermis, comme une grâce : la grâce de la pleine reconnaissance de nos vocations de laïcs, sur la base de la même vocation missionnaire que celle de la M.D.F. »

Bien sûr, par beaucoup d'aspects, par nos situations de vie, nos insertions professionnelles, notre façon d'inscrire la mission dans la vie, nous ne sommes pas vos semblables... Mais, nous voulons vous le dire aujourd'hui, nous nous sentons sur le chemin d'une liberté et d'une fidélité... Nous portons la conscience de nous recevoir du ministère qui caractérise la M.D.F. Ce choix, fait en particulier par les P.O. de risquer la foi ailleurs, en larguant les amarres... ce risque... cette démarche même continue de nous interroger. Et c'est ce sillon que nous aimerions poursuivre, que nous voulons poursuivre dans ce qu'il a de fort, d'original, en d'autres terres ».

(extraits)

'' Le Seigneur était là et je ne le savais pas ''

Genèse 28,18

Après avoir marché pendant cinquante ans,
alors que l'horizon est toujours devant nous,
nous faisons halte là où les premiers se sont regroupés avant le départ.
Et nous faisons le va-et-vient entre le cœur de cette ville
et ce lieu nouveau qui en est à l'extérieur.
Ce mouvement de migration est notre raison d'être :
aller à la rencontre de ce qui est nouveau,
de ce qui est différent,
aller à la rencontre des autres.

Quelle expérience fondatrice, en ces temps de guerre,
que celle de la découverte d'un monde inconnu,
d'hommes et de femmes ignorés.
Ils vivaient sans le Christ et même sans Dieu :
était-ce possible ?
Pour nous le Christ était tout,
et son salut nécessaire.

Désormais une inquiétude nous pénètre,
elle ne devait plus nous quitter.
Il fallait sortir, aller vers les autres,
leur proposer ce qui nous animait,
et ils reviendraient vers nous.
S'ils n'avaient jamais entendu parler du Seigneur,
nous leur en parlerions,
Si nos mots étaient inaudibles,
nous en changerions,
Si le visage de l'Eglise était rebutant,
nous le transfigurerions.
D'une manière ou d'une autre,
la grâce les toucherait.

Et nous sommes partis, comme de Ur en Chaldée ;
nous avons franchi un mur,
et nous en avons rencontré d'autres :
ceux qui sont en nous-mêmes : nos habitudes, nos certitudes.
Bien sûr, nous vivions avec les autres,
mais il fallait qu'ils deviennent comme nous...
ceux de notre Mère qui était une princesse lointaine, très lointaine,
et qui en a construit d'autres, pour ne pas voir et ne pas entendre,
pour ne pas être touchée,
oui c'est cela, pour ne pas être touchée et devoir se convertir...
Nous n'avions encore rien compris :
ce monde dans lequel nous nous sommes plongés

avec notre parole et notre salut,
 ce monde propose par lui-même des raisons de vivre,
 des moyens de lutter,
 qui donnent sens et goût à l'existence.
 Alors nous avons pris la route des hommes,
 nous avons marché avec eux, nous nous sommes laissés apprivoiser.
 Nous avons marché, bon gré, mal gré,
 acceptant les étapes sans les connaître par avance ; nous laissant solliciter...
 Nous sommes entrés dans les combats,
 et souvent dans les organisations qui les menaient.
 Nous nous sommes appropriés les valeurs, les mots, la mémoire
 de nos camarades et de nos frères.
 Et souvent ils nous ont reconnus comme des leurs.

C'est ce même mouvement qui nous a poussés hors de l'Hexagone :
 nous nous sommes rendus solidaires de peuples,
 aux cultures ou traditions religieuses différentes.
 Tous, nous avons découvert d'autres visages du Christ,
 nous avons entendu d'autres paroles de Dieu,
 nous avons vécu l'Eglise et le ministère autrement :
 nous sommes devenus autres.
 Mais nos frères partis au loin nous l'ont rappelé :
 malgré tout ce que nous avons pu faire, même si nous nous sommes aimés,
 nous restons des étrangers.
 Nous avons renoncé à ce que l'autre devienne comme nous.
 N'est-ce pas une illusion que de vouloir devenir soi-même l'autre ?

C'est ainsi qu'a été maintenue et ravivée
en nous l'inquiétude première :
qu'en est-il de la Parole qui nous habite
et dont nous avons tous reçu la charge par notre baptême,
et dont nous, les prêtres, sommes responsables par ordination.
Peut-être avons-nous cru qu'après avoir marché quarante ans,
nous recevrons la terre promise ?
Mais nous marchons depuis cinquante ans,
et ce qui nous est donné, c'est l'Esprit.
C'est l'Esprit qui maintient l'altérité :
l'altérité de Dieu que nul ne peut saisir,
l'altérité du Christ que nul ne peut enfermer,
l'altérité de l'homme que nul ne peut réduire.

La méditation de notre histoire :
modeste, partielle et partiale,
n'a d'autre but que de trouver écho dans la mémoire de chacun,
afin de vivre ensemble l'étape qui est devant nous :
maintenir, serviteurs inutiles, dans l'Eglise que nous aimons,
la brèche ouverte pour qu'elle ne cesse
d'entendre l'Esprit lui parler dans le monde ;
maintenir, serviteurs inutiles, sur la route des hommes que nous aimons,
le visage visible de Dieu qui est le Christ.

Joël CHERIEF.

Envoyés aux lointains

Envoyés aux lointains...

Quelquefois, ce sont les plus proches... en tous cas, il ne s'agit pas de ceux qui sont loin de l'Eglise, mais de ceux dont l'Eglise est loin.

Ceux dont l'Eglise doit s'approcher pour qu'ils deviennent le prochain. Suivant en cela l'enseignement et l'exemple de Celui dont nous voulons être les disciples : Jésus.

Un homme quitta Jérusalem pour aller à Jéricho et fut laissé pour mort par des brigands... un Samaritain qui était en voyage, le vit, fut touché de compassion, s'approcha et prit soin de lui.

Dans ce Samaritain, nos Pères dans la foi ont vu la figure du Christ.

Mais c'est un Samaritain aussi, car la compassion est un fruit de l'Esprit au cœur de l'homme, qu'il soit, ou non, chrétien.

Donc, nous avons été créés pour les lointains.

A Pentecôte 90, nous avons proposé pour titre de l'Espace-rencontre de la formation : « Prêtres sans frontières ». Nos jeunes frères ont rectifié en : « Prêtres aux frontières ». C'était bien vu. Ils attestaient ainsi qu'ils comprenaient de l'intérieur la pointe la plus fine de notre vocation.

Les frontières... non pas celles de l'Eglise, mais celles de l'homme dans sa recherche de lui-même, celles des hommes dans l'histoire, celles de la foi.

Prêtres aux frontières en effet, non pas pour les garder. Mais pour camper dessus et devenir selon l'expression de Jacques BERQUE, « homme des deux rives ». Notre ministère pastoral est un ministère de passeur. Passeur de fleuves, passeur de montagnes, passeur de désert : il faut être des deux pays et les porter en soi. La frontière nous devient alors intérieure et c'est cette aventure de l'Esprit que nous allons maintenant célébrer ensemble, sur les pas de Celui qui fit le grand Passage, Jésus-Christ, et en compagnie de cette jeune fille intrépide, Thérèse, qui mourut, elle aussi sur la frontière, la frontière en plein cœur.

Prêtres et chrétiens aux frontières, c'est au cœur de la vie de l'Eglise et au cœur de la prière que nous inscrivons maintenant la marque, les questions, la lumière des lointains.

Jean-Marie PLOUX

Nos compagnons marxistes

Claude HURET

C'est au cours de mon stage de travail, en 1950, durant mon séminaire, que, pour la première fois, j'ai rencontré des compagnons marxistes. Embauchés comme boiseurs dans une entreprise de bâtiment, nous faisons connaissance, Daniel et moi, Jean D. boiseur comme nous. L'amitié vint vite nous lier : sans doute par une sensibilité commune à l'injustice, aux conditions de travail et de salaire de nos camarades. Il nous invita chez lui, et je me souviens avoir été très marqué par les études qu'il faisait pour approfondir sa connaissance du marxisme. Pour lui, c'était là, la seule issue possible aux injustices criantes que nous rencontrions quotidiennement : il fallait d'abord voir clairement d'où venait le mal, pour être en mesure de le combattre. Et il trouvait dans la lecture de Marx, à la fois le diagnostic et le remède. L'engagement au service de ses camarades n'en devenait que plus exigeant. La rencontre de ses nouveaux amis chrétiens était l'occasion d'en échanger avec eux et peut-être, d'en faire des compagnons de lutte... C'est ainsi qu'il nous emmenait, le dimanche matin, faire du porte à porte pour faire signer des pétitions contre le réarmement de l'Allemagne.

Puis, ce furent les débuts du Mouvement de la Paix au Havre. Nous y rencontrions Marthe, la Présidente, communiste et ardente militante de la Paix, avec celui qui devait devenir plus tard Maire du Havre, André. Il disait : « Si notre amitié nous sert, à toi chrétien à être de mieux en mieux chrétien, à moi, communiste à être de mieux en mieux communiste, ce sera bien ». Nous admirions la générosité de leur engagement. C'est sans doute ce coude à coude avec eux qui avait fait que nous soyons choisis, Daniel et moi, pour représenter Le Havre au « Festival Mondial de la Jeunesse Démocratique » à Berlin, en 1951.

Les souvenirs du Festival, tournent autour de ces foules innombrables de jeunes des pays « démocratiques », chantant avec enthousiasme des chants de Paix traduits

en plusieurs langues : impressionnants rassemblements, le soir, sous d'immenses images de Staline, suspendues dans le ciel, éclairées par de puissants projecteurs, avec des ovations interminables de la foule des jeunes comme en délire... Nous n'étions quand même pas très à l'aise. Pas à l'aise davantage quand, revenus au Séminaire, nous entendîmes le Père Augros parler de ces « petits bourgeois qui veulent jouer à l'ouvrier... ». Quelque temps après, pourtant, il accepta que nous nous rendions à un rassemblement départemental à Sotteville pour y rendre compte de notre voyage à Berlin.

Mes deux dernières années au Séminaire me mirent davantage à l'école de la Bible qu'à celle du marxisme. Puis vinrent douze années, où je fus vicaire dans la banlieue ouvrière et pauvre du Havre. Dire que je n'y rencontrais pas de camarades marxistes, ne serait pas juste. Mais, à cause du drame de mes frères prêtres ouvriers, sanctionnés par l'Eglise, pour être restés au travail après l'interdiction, j'en éprouvais comme un douloureux complexe. L'Eglise une fois encore manquait le rendez-vous de l'espérance des pauvres.

Plus tard, avec l'ouverture du Concile, je partis travailler comme docker occasionnel, mais à ce titre, je n'avais pas le droit à la carte syndicale : il fallait être professionnel. Alors je me décidais à faire une formation de menuisier. Je fus ensuite embauché dans l'industrie du bois. Là, très vite, et sans que je l'aie cherché, je fus embarqué dans le combat syndical (...).

Peu à peu connu comme chrétien, cela ne me semble pas avoir gêné en quoi que ce soit mon engagement. La plupart des militants que je rencontrais étaient au Parti. Cela semblait pour eux tout naturel : cela mettait de la cohérence dans leur vie. Leur engagement syndical n'en était que plus exigeant : il n'y avait pas de cadeaux à faire à l'adversaire de classe. En étais-je assez convaincu moi-même : peut-être se le demandaient-ils parfois ? Dans la formation syndicale (relativement limitée), je faisais connaissance avec des formateurs très compétents. Les meilleurs d'entre eux s'appuyaient sur une solide initiation au marxisme.

Parmi les prêtres de la Mission de France qui ont vécu un partage de vie dans la condition ouvrière, il est évident que bien d'autres que moi ont poussé plus loin le compagnonnage avec des militants marxistes non-croyants. Puisqu'il m'est demandé en quoi ma foi s'en trouve concernée, le vais essayer de dire ce qui me paraît le plus important.

Nous avons très vite connu un monde d'injustice, d'humiliation, d'exploitation, d'exclusion. Un monde où l'argent était l'idole de certains, et maintenait les autres en « sous-humanité ».

Lorsque nous avons rencontré des copains, convaincus qu'il était possible de changer la situation par un combat collectif, nous avons pensé qu'ils avaient raison. Mais en même temps, nous avons pris conscience de ce que l'Evangile aurait dû depuis longtemps mobiliser les chrétiens au service de cette espérance : la Grande Espérance.

« Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, rendre la liberté aux opprimés. » (Luc 4,18).

Ils étaient déjà là, sur le terrain, les porteurs de l'espérance des pauvres, et c'étaient bien souvent des marxistes. Et nous Eglise de Jésus-Christ, qu'avions-nous fait de ce ferment, de ce levain ? Combien je fais miennes ces paroles de Madeleine Delbrel :

« Cet Evangile, le cœur des pauvres l'attendait. Quand les communistes ont élevé la voix, les pauvres ont cru que c'était la Bonne Nouvelle... Là où nous avons laissé l'amour fraternel sous le boisseau, le cœur des hommes a espéré, attendu la fraternité ».

La question reste entière pour nous, chrétiens et prêtres d'aujourd'hui : dans un monde idolâtré par l'argent, et secrétant toujours plus de pauvres et d'exclus, qu'avons-nous fait de la « Grande Espérance » ? Nos vies en portent-elles encore témoignage ?

Psychanalyse, chemin d'une plus grande vérité

Philippe DESCHAMPS

La connaissance et le service de l'homme suffisent à certains pour donner pleinement sens à leur vie. Pour étayer cette affirmation, je voudrais rendre témoignage de ce que j'ai vécu en 16 ans de collaboration avec des psychiatres. Ensuite, je vous proposerai quelques réflexions sur la psychanalyse.

Mon ministère de prêtre auprès de personnes malades mentales m'a procuré la chance de rencontrer quotidiennement des psychiatres, presque tous de formation psychanalytique, et des soignants. Beaucoup ont fait mon admiration pour leur travail et leurs qualités humaines. Dans l'ensemble et dans leur pratique, ils ne faisaient pas référence à Dieu. J'ai beaucoup reçu d'eux. J'ai l'impression qu'ils m'ont fait grandir en humanité !

Leur désir de servir l'Homme malade dans son esprit, c'est-à-dire dans l'essentiel de ce qui le fait Homme, pour le faire vivre plus et mieux, les a menés à connaître, à analyser ce qui est « au cœur de l'Homme », puis à accompagner celui-ci dans une relation très exigeante pour eux et bien souvent non gratifiante, et cela, dans le respect de ses capacités et de ses désirs profonds.

La gratuité de l'implication personnelle, l'acceptation de l'être tel qu'il est, son accueil inconditionnel, quel que soit son état, sans porter sur lui aucun jugement moral, n'évoque-t-il pas l'amour totalement gratuit de Dieu pour tout Homme ? Ce service de l'homme pour lui permettre de croître en humanité, pour le « relever », même sans aucune référence, relation ou foi en Dieu, me semble dans le droit fil de la démarche évangélique.

Loin de s'opposer à ma foi en un Dieu-Amour qui désire que l'Homme vive en abondance, leur travail m'a confirmé dans ma Foi en l'Homme et en Dieu, tout en m'obligeant à situer cette dernière à sa juste place. D'autres sans partager ce qui était pour une grande part, moteur en moi, ma Foi en Dieu, faisaient mon admiration par leur qualité d'Homme et leur service des hommes, qualité et service que trop souvent, je ne rencontrais pas à ce degré dans mon Eglise.

QUELQUES MOTS SUR LA PSYCHANALYSE.

Avant elle, seules les autorités de l'Eglise disaient le vrai pour toute la vie de l'Homme. Avec l'approche que fait la psychanalyse du domaine réservé de l'existence humaine, du psychisme et des conduites morales de l'Homme, d'une certaine façon, plus rien n'est sacré. Cette sécularisation de ce domaine du conscient et de l'inconscient a toujours été difficile à accepter par l'Eglise.

Cette nouvelle discipline se situe absolument hors du domaine religieux et exige, pour une compréhension réelle de notre part à nous chrétiens ou prêtres marqués par

notre théologie et par nos références morales, un dépaysement complet et même un engagement une praxis, un vécu. Il s'ensuit une expérience spirituelle qui déplace inévitablement notre équilibre antérieur. C'est le coût indispensable d'une approche de la réalité humaine dans ses profondeurs, qui est aussi chance d'une croissance de la Foi et d'une découverte d'un Dieu toujours plus grand.

La prise de conscience de nos vrais désirs nous fait faire un retour décapant sur nous-mêmes. Cette « opération-vérité » dérangeante est aussi très utile. Certes, elle porte soupçon sur la Foi et sur les motivations qui sous-tendent la vie chrétienne, voire la vocation religieuse, mais elle permet d'avancer sur un chemin de plus grande vérité.

Ne devons-nous pas aussi risquer l'aventure de la Foi dans le compagnonnage d'Hommes et de Femmes qui, sans référence à Dieu, ont misé toute leur vie au service de l'Homme malade en psychiatrie ou, d'une façon plus large, dans le milieu psy qui se développe de plus en plus.

L'Evangile n'invite-t-il pas l'Eglise à être plus ouverte à la vérité de l'Homme. « La vérité vous rendra libres », même si c'est par de nouveaux chemins qu'on y accède, tel celui de la Psychanalyse.

Dans le monde ouvrier, marqué par une idéologie qui était étrangère à l'Eglise, les Prêtres Ouvriers n'ont-ils pas heureusement eu le courage de prendre de tels risques ?

Thérèse et les impies

Jean-François SIX

« Je crois à la communion des saints ». Cette proposition du symbole des Apôtres, une petite phrase coincée entre la foi à l'Eglise catholique et la foi à la rémission des péchés, nous l'exprimons souvent à la va-vite, sans nous y attarder, car son vocabulaire nous déconcerte et nous avons oublié que, dans le Nouveau Testament, les « saints » désignent, couramment, tous ceux qui font partie de l'immense peuple de Dieu ; ce qui est bien plus incommensurable que les petites sélections et canonisations opérées aujourd'hui et l'estampille « saints » accordée à quelques-uns après multiples vérifications.

« Notre Eglise est l'Eglise des saints », le peuple de Dieu est le peuple des saints. C'est-à-dire, oui, de tous les baptisés, ceux baptisés par l'eau, ceux baptisés par l'Esprit. Mais ici nous devons commencer par le commencement, poser d'emblée que tous les êtres humains, de toute race, de toute nation, de toute culture et de toute conviction, ont été baptisés dans le sang du Crucifié, poser d'emblée que la vaste foule des hommes hors la foi chrétienne sont en lien avec l'Esprit du Christ, qu'Il leur parle, que ces hommes communiquent avec Lui.

Et nous devons, en même temps, poser d'emblée que ces hommes nous parlent de l'Esprit, comme l'a dit publiquement Paul VI au patriarche Athénagoras : « L'Esprit-Saint nous parle à nous, aujourd'hui, Eglises, à travers l'incroyance de tant et tant de nos contemporains ».

Oui, nous le savons très bien et nous en témoignons, nous avons rencontré tellement de nos contemporains qui ont d'autres convictions que la foi chrétienne et qui n'ont pas cessé, hors des cénacles clos, tout au long de nos routes humaines avec eux, de nous manifester l'Esprit.

Extraordinaire ramification du peuple de Dieu que cette foule d'hommes et de femmes qui se laissent, au plus profond d'eux-mêmes, interroger par l'Esprit tout en refusant de dire : « Seigneur ! Seigneur ! ». Cette foule d'hommes et de femmes qui répondent mystérieusement à l'Esprit par des actes qui sont véritablement des signes de l'Esprit, des actes à la manière de Matthieu 25, des actes justes et saints.

THERESE ABORDE LE CONTINENT TENEBREUX.

Thérèse, au moment de Pâques 1896, 18 mois avant sa mort, a rejoint ces hommes et ces femmes, ce continent secret du peuple de Dieu, ce monde inconnu, elle a osé pénétrer dans ce monde mystérieux, considéré comme dangereux — on peut y perdre son âme — par ceux qui sont visiblement d'une Eglise bien visible ; ce monde, ce continent noir, souvent même méprisé par eux, un monde qu'ils veulent la plupart du temps rejeter plus encore dans les ténèbres extérieures ; et que les prêtres ne s'avisent pas de se commettre avec ce monde, eux qui sont requis pour le seul service des paroisses et des âmes chrétiennes !

Ce passage de Thérèse au continent ténébreux, à ce monde étranger, on a mis longtemps à le comprendre, on a aussi voulu le cacher ; on l'a même interprété comme

une crise de la foi, un mauvais moment à passer. Dès le début de la MDF à Lisieux, il y eut heureusement un abbé Combes pour nous ouvrir à la vraie voie de Thérèse, l'abbé Combes grâce à qui les textes réels de Thérèse nous ont enfin été restitués après plus d'un demi-siècle de pieux voilages et de travestissements — et on sait que son insistance à demander ces textes réels l'a fait mettre à la porte du Carmel. Prenons les textes tels quels, en exactitude et fidélité, ces textes qui nous disent le passage pascal, mort et résurrection, que Thérèse a accompli.

LA NUIT DU NEANT.

Avant Pâques 1896, Thérèse estime, avec l'ensemble de ses sœurs, avec l'ensemble des gens d'Eglise de son siècle, avec l'ensemble des théologiens de Vatican I, que l'incroyance n'est qu'une chimère, un leurre, et que ceux qui se déclarent sans Dieu sont simplement des gens à l'intelligence bornée, qui n'ont pas suffisamment réfléchi à la question ou encore qu'ils sont des gens à l'existence immorale, qui ne veulent pas, dès lors, reconnaître Dieu, ce gêneur. Tous ceux-là, Thérèse les appelle, à la manière de son temps, les « impies », que le Larousse du XIX^e siècle dépeint : « ceux qui sont sans religion », et elle dit très clairement à leur sujet sa position d'avant pâques 96 : « Je ne pouvais croire qu'il y eut des impies n'ayant pas la foi. Je croyais qu'ils parlaient contre leur pensée en niant l'existence du ciel ».

Et voici qu'à Pâques 1896, le regard de Thérèse change radicalement, voici qu'elle bascule dans une tout autre vision : « Aux jours si joyeux du temps pascal, Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi ». Il ne s'agit donc plus de réduire les « impies » à une carence d'intelligence ou de morale, ou même de les juger comme des imposteurs qui disent l'inverse de ce qu'ils pensent. Il s'agit maintenant pour Thérèse de les reconnaître, ces impies, dans leur vérité et leur droiture : ils ne sont pas des êtres qui mentent à autrui ou se mentent à eux-mêmes, ils ne sont pas des chrétiens anonymes, des chrétiens sans le savoir, ce sont des êtres fidèles à leur conscience et à leur conviction, ils existent, Thérèse les a rencontrés.

Cette rencontre, Thérèse ne l'a pas faite par l'étude philosophique ou sociologique. Cette rencontre, elle nous l'affirme, elle la doit à Jésus ; pour elle, elle le proclame avec force, c'est dans la foi qu'elle les rencontre, c'est une grâce pour elle d'avoir pu reconnaître ces « impies » pour ce qu'ils sont vraiment. Oui, c'est Jésus qui lui a ouvert les yeux. Et elle accepte de voir, d'aveugle qu'elle était auparavant. Par là-même elle

devient, dans l'Eglise, prophète. Elle voit ce que l'ensemble des clercs et des bons chrétiens de son temps ne voient pas ; et elle est requise, dès lors, par l'Esprit de Dieu, pour manifester dans l'Eglise cette réalité essentielle : que des hommes et des femmes, face à eux-mêmes, en profonde et toute bonne foi, estiment que Dieu n'est pas, ne peut pas être ; que des hommes et des femmes, du plus fort de leur liberté, cette liberté, ce par quoi l'homme ressemble éminemment à Dieu, établissent de justes raisons de ne pas admettre Celui dont l'Esprit leur parle, qu'ils fourbissent leur armes face à Lui, à la manière de Jacob tandis qu'il lutait toute la nuit, avec l'Esprit, au gué du torrent Yabboq. Thérèse est cette vraie voyante qui, à l'aube du XX^e siècle, aperçoit ce qui n'est pas encore du tout discerné dans l'Eglise, le grand raz de marée de l'agnosticisme et du soupçonnement ; elle est contemporaine de Marx, de Nietzsche, de Freud ; elle comprend, cette jeune carmélite de 23 ans, sans diplôme et hors du monde, elle comprend ce que vivent de l'intérieur ces géants.

L'Esprit-Saint bute contre la libre pensée de ces géants et de tant de contemporains de Thérèse, il bute contre leur bon droit, leur bastion, leur résistance tenace. Thérèse, avec l'Esprit, va à son tour buter contre cette résistance, elle va évaluer leur position à sa juste mesure — elle l'appelle « la nuit du néant » —, plus encore, elle va entrer mystérieusement, personnellement, dans cette nuit, éprouver dans tout son être, corps et âme, ce qu'est la rigueur de cette nuit. Tout comme Jésus de Nazareth entrant dans la nuit de Gethsemani et celle du calvaire. Et c'est aussi une grâce, elle le proclame encore : c'est Jésus, dit-elle, qui permet qu'elle soit « envahie par les plus épaisses ténèbres », qui lui permet de participer aux ténèbres où Lui-même a été plongé, où Il l'a précédée ; Il l'accompagne aujourd'hui, dans la nuit ; elle le sait : Il est passé par là.

LA NUIT DE LA FOI.

Ce qu'annonce Thérèse, si nous voulons bien le voir, c'est que le temps de son enfance à elle est révolu, ce temps où elle jouissait, dit-elle, « d'une foi si vive, si claire, que la pensée du Ciel faisait tout mon bonheur » ; ce qu'annonce Thérèse, si nous voulons bien le voir, c'est que le temps de l'enfance de l'Eglise est aussi révolu. Voilà, oui, sa prophétie.

Et sans doute n'aime-t-on guère entendre son message. Sans doute voudrait-on, aujourd'hui encore, et peut-être plus que jamais, revenir en arrière, régresser, infantiliser l'Eglise comme on a infantilisé Thérèse, retrouver, par je ne sais quel miracle,

la situation idyllique, illusoire où tout le monde était chrétien, où le ciel bleu de la foi brillait sur toute l'Europe, où le monde entier allait être bientôt moissonné à la foi.

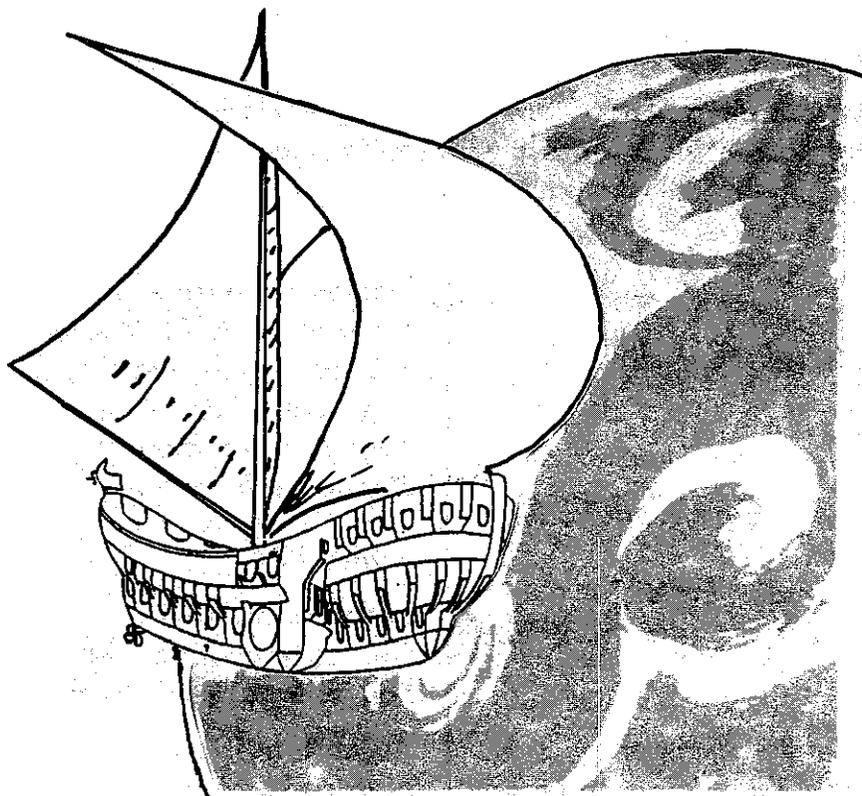
L'Eglise va-t-elle entrer dans le courage de Thérèse et dans sa nuit ? Thérèse acceptera, jusqu'à sa mort, de demeurer — et justement pour ceux qu'elle a rencontrés et reconnus —, elle acceptera de demeurer dans les ténèbres ; elle comprendra qu'il s'agit de ne pas quitter leur table, d'être en convivialité avec eux ; elle saisira que la nuit est d'ailleurs la condition normale de la foi, qu'il s'agit donc de vivre ensemble, ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas, dans nos nuits respectives, les uns se battant dans la nuit de la foi, les autres se battant dans la nuit du néant, frères d'armes ensemble, aussi ardents les uns que les autres : « Les tièdes, dit Dieu, je les vomirai de ma bouche ».

LES « IMPIES », FRERES SUR LE CHEMIN.

Nous n'avons rien inventé, nous avons d'abord reçu, et grâce sur grâce. Nous avons reçu de Thérèse, dans la communion des saints, c'est clair ; nous avons reçu d'elle l'essentiel, nous participons à la grâce qu'elle a reçue de Jésus, à son charisme précis reçu de l'Esprit.

Il nous a été donné, il nous est aujourd'hui donné, avec elle et par sa médiation, de voir, oui, que des hommes et des femmes vivent, au cœur de leur cœur, cette expérience spirituelle précise qui consiste à écouter l'Esprit et à le contester en droiture, qui consiste pour eux à s'interroger sur la vie de Dieu, à dire un « non possumus » exprimé à partir du meilleur d'eux-mêmes, à partir de leur liberté, cette transcendance en eux qui les fait hommes.

Nous savons bien qu'il n'est plus possible, quand on est passé, comme Thérèse, de la conception ancienne à cette vision nouvelle, nous savons bien qu'il n'est plus possible de mener une vie spirituelle qui consisterait à prier, plus ou moins de haut, pour les incroyants ; plus possible de mener une action qui consisterait à les prosélytiser de haut, à les convaincre de l'extérieur. Nos yeux sont décillés et nous voyons d'un tout autre regard ceux-là et celles-là dont Vatican II nous dit que nous avons beaucoup à recevoir d'eux, pour notre propre foi, pour la construction du Royaume, pour l'Eglise elle-même. Ils sont, Thérèse nous l'a montré, elle qui a vécu ses dix-huit derniers mois en compagnonnage avec eux, ils sont non pas des lointains, des étrangers ou des exclus, ils sont nos frères, nos frères si proches sur le chemin.



MISSION DE FRANCE

LISIEUX 91

« L'APPEL DE LISIEUX »

A l'issue de l'ordination qui a clôturé l'Assemblée Générale de la Mission de France, le Père André Lacrampe a lancé un vibrant appel aux jeunes.

Juillet 1941

Des jeunes sont sortis pour suivre le Christ.

Il était dehors.

Dehors,

là où vivaient ceux qui ne connaissaient pas son nom.

Engageant le cœur de l'Eglise, ils sont devenus prêtres aux frontières de la foi.

Leur mission ?

Vivre l'Évangile et le partager.

Guetter la voix de l'Esprit au cœur de tout homme.

Mission - passion pour crier que l'homme n'en finit pas d'espérer et Dieu de croire en l'homme.

Printemps de l'Eglise.

Depuis cinquante ans, les prêtres de la Mission de France poursuivent l'aventure, aventure audacieuse, risquée dans des mondes nouveaux étrangers à la foi.

Juillet 1991

Christ est dehors !

Son pays est sans frontière !

Son village, c'est la planète !

Aujourd'hui, au nom du Christ et dans sa fraternité, j'appelle encore des jeunes à sortir, à se préparer pour être envoyés comme Bruno, Jean-Paul, Jean-Pierre et Dominique, aujourd'hui ordonnés pour servir,

avec la Mission de France.
Appelés à devenir des hommes
qui font signe,
compagnons sur les chemins
où marchent les peuples,
hommes d'ailleurs,
hommes de la précarité.
Nous ne leur promettons pas le confort
mais la vie rude des grands chantiers,
l'instabilité des itinérants,
l'espace de la mer,
la solidarité des travailleurs
des usines et de la terre,
la tendresse des soignants,
la passion des chercheurs.

Nous savons par expérience que,
dans le compagnonnage
et le coude à coude,
ils vivront l'exaltante aventure
de la fraternité.

Ces jeunes seront prêtres et diacres,
aux côtés d'hommes et de femmes
qui partagent la vocation missionnaire.
Ces jeunes seront prêtres et diacres,
cherchant à reconnaître la face de Dieu
dans le visage des lointains

et des exclus,
entraînant l'Eglise
au-delà du seuil de sa porte,
Eglise d'Emmaüs
dont les prêtres sont eux-mêmes
pèlerins sur un chemin d'espérance,
un chemin d'amour
créateur de rencontres, de solidarités.

S'engager pour toute la vie
sur ce chemin avec des frères,
c'est possible.

Etre prêtre sans frontière
pour l'Evangile
et rejoindre sur leur voie
les hommes et les femmes,
de toute condition, de toute race,
de toute culture.

La mission est source de joie.
Le monde attend que germe la justice.
Et le Christ appelle :
« Si tu veux... viens suis-moi ! ».
Ensemble,
prenons la route de l'Evangile !

André LACRAMPE
Evêque de la Mission de France

Séminaire de la Mission de France

16, rue du P. Lucien Aubry - B.P. 18 - 94121 Fontenay Sous Bois Cedex
Tél : 16 (1) 48 75 05 07 - Fax : (1) 48 77 18 51

Aux jeunes qui se présentent pour être prêtres, quelle formation la Mission de France propose-t-elle ? Elle les invite à un chemin spirituel, une intelligence de la foi, une découverte du ministère enracinés dans les réalités et les questions de notre monde.

EN PREMIER CYCLE (P.A.M.), cette vocation va être discernée et confirmée, en dialogue avec les formateurs. Dans un premier temps (1 à 2 ans), en continuant sa vie étudiante ou professionnelle, et là où il demeure, chacun approfondit sa responsabilité dans la mission, avec d'autres chrétiens. Là, s'enracine son chemin vers le ministère, grâce à une vie d'équipe régulière, des week-ends de formation biblique et spirituelle, des sessions théologiques, et un accompagnement spirituel. Il y apprend à relire son itinéraire comme une histoire sainte, à l'écoute de la Parole de Dieu.

Dans un deuxième temps (2 ans), la vie en appartement (à 3 ou 4), à Fontenay-sous-Bois, fait partager au quotidien la vérité d'un tel chemin : prière en commun, études, matin (bible, philosophie, théologie, histoire de l'Eglise, monde contemporain), travail l'après-midi (professionnel ou en aumônerie), approfondissement de la rencontre de la M.D.F., engagement dans la communauté chrétienne et la vie sociale du quartier. Ces deux années peuvent être suivies par un stage dans une équipe de prêtres. Ce temps de formation fondé dans la rencontre du Christ, amène des jeunes à un « premier engagement » de leur vie : ils sont appelés par l'évêque de la M.D.F.

EN DEUXIEME CYCLE (3 ans) ils se consacrent à plein temps aux études théologiques, suivies pour une part à l'Institut Catholique et au Centre Sèvres ; là, ils fondent une intelligence de la foi chrétienne pour notre temps en parcourant christologie, Révélation, Mission. Ils vivent en appartement dans un secteur dont sont responsables des prêtres de la MDF. Ils s'initient ainsi au ministère qu'ils auront à vivre.

L'équipe continue d'être le lieu privilégié de la prière quotidienne, de la révision de vie, de l'approfondissement du ministère. Le choix décisif du ministère à la MDF se fait au moment du diaconat, en même temps que celui de signifier l'Amour de Dieu dans le célibat. Après l'ordination, le nouveau diacre est envoyé par l'évêque dans une équipe de la Mission de France.

LA FORMATION CONTINUE accompagne les trois premières années de ministère : des rencontres régulières permettent aux jeunes diacres et prêtres de réfléchir les questions nouvelles dans leur vie et dans celle de leurs compagnons d'existence, qu'ils soient ou non chrétiens.

A l'écoute de nos frères de l'étranger

Vers de nouveaux défis ?

Jean NYEME

Zaire

Vice-Recteur Université Catholique
de Kinshasa

Invité africain à cette fête du cinquantenaire de la Mission de France, je voudrais commencer par dire toute ma joie et aussi toute ma reconnaissance de me trouver en cette terre sainte de Lisieux.

Terre sainte de Thérèse de l'Enfant Jésus dont le message et la spiritualité constituent aujourd'hui une riche référence pour le monde entier.

Terre sainte également qui a vu naître et grandir la Mission de France dont les années qui passent ne cessent de confirmer et d'authentifier aussi bien l'œuvre que l'originalité de la nouvelle évangélisation prônée judicieusement par elle comme une urgence de notre temps.

En effet, une lecture attentive de l'histoire de notre temps fait voir en la Mission de France, depuis ses origines, un souffle impétueux de l'Esprit et une obéissance à la fois au réel divin et au réel humain.

Rendre Dieu présent, provoquant et agissant tout particulièrement dans des milieux où plus rien ou presque ne fait plus référence à Lui, où Il devient superflu, étranger, gênant et où les hommes et les femmes de tous âges luttent désespérément contre injustices, injures, exploitations, ignorances et misères, telle a toujours été et telle est encore aujourd'hui l'intuition première et originale caractéristique de la Mission de France. Une intuition, avouons-le, dont la vocation missionnaire de l'Eglise dans le monde de ce tems aura encore beaucoup à apprendre pour bien longtemps encore.

On ne peut s'empêcher de constater en effet, que l'intuition missionnaire caractéristique de la Mission de France a devancé le Concile Vatican II et que fort heureusement aujourd'hui l'aggiornamento voulu par ce Concile est venu en souligner la justesse, l'urgence et l'actualité dans l'évangélisation de chaque espace et phénomène humains de notre temps.

Témoin venu de l'Eglise de Jésus-Christ qui est en Afrique et témoin oculaire de l'œuvre novatrice et admirable des Apôtres de la Mission de France en terre d'Afrique, je me permets de faire ici quelques considérations en ce moment fort où la Mission mesure et fête ses cinquante années d'existence et de service.

La Mission, avec le regard missionnaire qui lui est propre permet de mesurer sur le continent africain toute l'inadéquation qui existe encore aujourd'hui entre, d'une part, la volonté de Dieu de tout récapituler en Jésus-Christ et de faire du monde entier des disciples du Christ et, d'autre part, les éloignements, les refus et les ignorances des multitudes africaines vis-à-vis de Dieu et du prochain !

Ensuite comme par rapport à toutes les églises du monde, la Mission de France représente pour l'Eglise d'Afrique une pressante interpellation à vivre et à annoncer autrement aujourd'hui l'Evangile et surtout à inventer une saine écologie de la foi qui ne laisse pour compte quelque part sur cette planète, notre village, des hommes, des femmes, des enfants, des milieux ou des cultures, à l'écart de l'action salutaire de Dieu.

Mais aussi la Mission de France représente un signe éloquent par lequel l'Eglise d'Afrique évoluant dans un contexte manifeste d'inégalités, de pauvreté et de misère est conviée à prendre résolument parti pour les marginaux.

Ici même dans son adresse d'ouverture le P. André Lacrampe, Evêque de la Mission de France, nous invitait si justement à voir en cette fête du cinquantenaire « un tremplin qui nous propulse vers l'avenir » ; eh bien, acceptez de ma part l'impertinence de dire ce que je ressens au fond de moi-même vis-à-vis de l'avenir de la Mission de France, au-delà de cette célébration.

Je rêve d'une Mission de France décidée plus que jamais à s'aventurer, avec l'audace et l'élan typiques de la Pentecôte qui l'a vu naître, sur encore d'autres sentiers touffus et inconnus !

La Mission de France acceptera-t-elle de démolir les frontières actuelles de son recrutement des candidats à vivre son idéal ? Acceptera-t-elle de sortir du seul horizon européen ou occidental de façon à faire, demain, d'hommes et de femmes de toutes les langues et races, des disciples du Christ vivant pleinement l'esprit missionnaire caractéristique à la Mission ? N'est-ce pas là lui demander d'avancer dans les eaux profondes, d'y jeter le filet et de mieux faire bénéficier notre vaste monde d'une expérience pastorale que les années ont éprouvée et jugée valable et bénéfique ! Il va de soi que pareilles nouvelles perspectives exigent discernement, concertation et obéissance au réel.

Conjointement à ce recrutement d'ouvriers de la Mission issus des quatre coins du monde, il revient tout particulièrement pour le moment à la Mission de France d'inventer, avec beaucoup d'audace et d'originalité, de nouvelles formes de ministères qui permettent davantage aux laïcs, hommes et femmes, de France et d'ailleurs de vivre, de plain pied, l'idéal charismatique de la Mission de France, dans la diversité de leurs vies et engagements dans les combats du monde.

Je rêve encore d'une Mission de France qui inlassablement se réinvente et réussisse à rendre particulièrement les jeunes et les personnes âgées davantage sensibles à la vie et à l'avenir de notre planète, qui ont besoin désormais d'autres sagesses et d'autres formes de solidarité, de partage, d'écoute et d'amour entre tous les hommes sans exception.

Oui, venant d'un continent fou de vie, fou de joie mais aussi fou de misère, je mesure plus que jamais combien l'intuition première de la Mission de France est impérative en Afrique où il faut avec urgence un surplus d'humanité et un supplément d'âme !

Venant d'un continent que la colonisation, et la scolarisation de type occidentale ont réussi à déposséder, je mesure, plus que jamais, l'immensité de la mission dans ces milieux humains de plus en plus privés d'âme.

Venant d'un continent dont les immenses espoirs mis dans les indépendances nationales et dans la gestion de la chose publique par les autochtones, ont si lamentablement échoué, je mesure l'urgence de l'action éducative de la Mission, à cette heure critique des démocraties qui semblent ouvrir des nouveaux horizons aux Africains !

Venant enfin d'un continent jugé, sur le plan international, inutile, un poids et même un échec et qui est marqué chaque jour par l'impuissance, la désespérance et le doute de ne jamais s'en sortir un jour, je mesure plus que jamais ce que la foi d'Abraham si caractéristique de la Mission de France, dans sa traversée du désert, a d'important à apprendre à toutes ces populations élevant vers Dieu et vers les hommes et femmes de ce temps, leurs frères et sœurs, humains, des cris d'angoisse et d'appel au secours.

En guise de conclusion, je voudrais exprimer ma conviction intime : l'intuition évangélique qui a animé l'œuvre de la Mission de France, depuis ses cinquante années d'existence, est valable et mérite d'être vécue pleinement au sein des églises locales de par le monde.

Prêtres au travail en Tchécoslovaquie

Vaclav VENTURA,
prêtre tchèque catholique, de rite byzantin, marié.

Depuis longtemps existent des contacts et des relations entre la MDF et les prêtres en Tchécoslovaquie. Je me pose la question : Pourquoi nous sommes attirés par votre expérience ? Pourquoi Dieu a-t-il suscité la sympathie et l'amitié concrète ?

Peut-être, nos pays, la France et la Tchécoslovaquie, ont beaucoup en commun. L'esprit de modernité (aujourd'hui de postmodernité) domine. Cela signifie que nos pays sont en majorité laïcs, qu'ils vivent les valeurs humaines qui sont des valeurs positives, qui donnent le sens à la vie des hommes, comme à la vie de toute la société civile. Et cette vie, nous le constatons, est possible sans la présence de l'Eglise. Mais tous sentent que quelque chose de fondamental manque. Et nous, chrétiens avec les autres, cherchons comment communiquer aux hommes l'Evangile. C'est le premier point de notre proximité.

Le deuxième : nous avons l'expérience du sacerdoce vécu dans le monde du travail. C'est l'expérience enrichissante pour notre vie personnelle et aussi pour la vie de l'Eglise tout entière. C'est le régime communiste qui a permis aux prêtres d'être dans les prisons, dans les usines, dans l'armée, etc., de partager la vie de persécutés, des pauvres, des marginalisés... Et nous rendons grâce à Dieu pour cette chance.

Et ce qui est un peu amusant, c'est que quand vous avez eu des problèmes, quand les prêtres ouvriers étaient interdits en France, nos prêtres ont pu rester dans les usines, etc. avec la bénédiction des papes. L'idée et l'expérience ont pu continuer en Tchécoslovaquie.

Il y a quelques années, les relations entre des prêtres ouvriers en Tchécoslovaquie et la MDF sont devenues plus fortes et plus étroites, grâce à Dieu et grâce aussi à Paul Collet et Noël Choux. Les rencontres en clandestinité, chez nous et en Hongrie, ont beaucoup contribué à enrichir nos expériences. Et maintenant je vois que ce n'était pas par hasard. Il y a quelques semaines nous avons reçu Mgr André Lacrampe. Cette visite nous a apporté beaucoup d'encouragements.

Je m'explique un peu, si c'est possible. Chez nous, il y a presque le même nombre (ou un peu plus grand) de prêtres ouvriers que dans la MDF. En majorité, ils ont été ordonnés en clandestinité : il y a parmi eux des ouvriers, des savants, des artistes, des agriculteurs, des maçons, des médecins, des psychologues, etc. Ils ont travaillé dans la fidélité et dans l'amour pour l'Eglise pendant la période dure de la persécution. Ils ont pu implanter les valeurs de l'Evangile là où l'Eglise dite officielle, n'avait par l'accès. Ils ont apprécié l'expérience de la proximité des gens, de l'acculturation de l'Evangile.

L'Eglise a maintenant la pleine liberté chez nous. Les évêchés ont leurs évêques, les séminaires peuvent recevoir les étudiants, les ordres religieux vivent librement leurs charismes. L'Eglise devient visible aussi dans la politique du pays. Ce sont peut-être des avancées positives. Mais je sens des tendances à abandonner les expériences acquises : être avec, vivre pauvrement et humblement, vivre la sympathie (dans le sens courant du mot et aussi dans le sens étymologique : sym — pathein = souffrir avec) avec le monde moderne. On parle très peu de solidarité avec les pauvres qui naissent rapidement chez nous, avec des chômeurs (il y en a cinq cent mille, aujourd'hui) et l'Eglise commence à avoir le visage des riches qui donnent l'aumône, mais qui ne partagent pas la vie.

Et les prêtres ouvriers deviennent maintenant un peu suspects. Qui sont-ils ? Où ont-ils reçu l'ordination ? Pourquoi les prêtres dans les usines, quand manquent les curés ? Et les autres questions, que vous connaissez bien des années 50, surgissent. On pense aussi mettre fin à ces expériences.

Et voici votre expérience de la fidélité à la foi, à votre mission et à l'Eglise. Cette fidélité rachetée par beaucoup de larmes et de souffrances est maintenant pour nous la force. Et les autres moments sont aussi pour nous des signes ?

Je crois que la MDF et les autres qui partagent la même vocation sont pour l'organisme de l'Eglise, comme un organe nécessaire pour la vie. Organe qui transforme les valeurs de l'Evangile et de l'Eglise pour la vie du monde et les valeurs du monde pour la vie de l'Eglise. Sans cet équilibre, c'est difficile à vivre.

Votre expérience nous apprend à concentrer nos efforts et nos vies sur les choses essentielles. Ne pas perdre l'énergie dans les affaires inutiles, et la concentrer sur l'évangélisation, la sympathie, le partage.

L'Eglise a, dans l'univers, le rôle prophétique — inquiétant aussi dans la politique et l'économie. Etre avec des pauvres, des marginalisés, des chômeurs. C'est sa tâche primordiale dans les pays de l'Est où le capitalisme fait actuellement ses victimes, et il n'y a personne qui est capable de résister.

Pendant l'époque communiste, l'Eglise, chez nous, a fait beaucoup par son opposition prophétique, et maintenant, elle ne doit pas être muette !

C'est ce que nous apprenons de vous.

Je ne dois pas oublier de vous transmettre les salutations cordiales de notre communauté et exprimer notre attente impatiente de l'installation de Noël Choux.

Merci !

Témoins du Dieu sans nom

Félix MACHADO,
prêtre indien engagé dans le dialogue
entre les communautés religieuses en Inde
et professeur de théologie

Les théologiens parlent de l'histoire du Salut et aussi de la géographie du Salut. Il s'agit de la grâce de Dieu qui se manifeste dans des moments précis de l'histoire ou dans des lieux précis de l'univers. En réfléchissant à mon lien avec la MDF, je suis tenté de parler de la mathématique du Salut, c'est-à-dire que, donné gratuitement dans notre vie, nous rencontrons des individus qui nous marquent fortement, jusqu'au point de nous aider à voir la présence et résonance de Dieu dans notre vie. Cela nous porte loin, d'une façon extraordinaire. Sur la route de notre pèlerinage terrestre, nous gagnons ces contacts et nous perdons ces contacts. C'est ce que, moi, j'appelle la mathématique du Salut. Pour moi, dans cette étape de ma vie, je gagne la grâce de Dieu par mes liens d'amitié avec la MDF. Cela me montre un visage de l'Eglise qui était caché à mes yeux.

Quel est ce visage ?

1. *Vivre la Mission de Jésus-Christ sans trop de prétention. On peut vivre le témoignage de l'Evangile sans trop parler de lui. Dans mon pays, cela a une très grande valeur : de ne pas absolutiser les paroles humaines sur l'ineffable mystère de Dieu. Quant à l'Evangile, écouter et comprendre va plus loin que prêcher et commander.*

2. *La MDF m'apprend que, Corps du Christ, l'Eglise est invisible d'une manière très actuelle, ainsi que visible. Aller vers tous ceux qui ne font pas partie de l'Eglise visible est un grand appel, aujourd'hui. Eux aussi, ils appartiennent à Dieu,*

tous ceux qui ne parlent pas de lui de notre manière, en notre langue, qui ne pensent pas comme nous, qui ne prient pas comme nous, qui ne croient pas comme nous.

En tant que fils de la même Mère, l'Eglise, j'aimerais imaginer quelque chose pour vivre ensemble le même mystère de vie chrétienne. Aujourd'hui, ce qui caractérise notre situation de l'Eglise, c'est que les anciens murs tombent mais les nouveaux ne sont pas encore bâtis. Pour garder le sens profond de l'Eglise, il faut oser imaginer, comme le Christ le demande à ceux qui écoutent ses paraboles.

1. J'aimerais qu'aujourd'hui on libère l'homme de l'esclavage de la religion bien établie. La religion, pour la plupart du monde, est devenue soit « ritualisme » soit « rubricisme » de cérémonie, soit « débatisme » (où celui qui a les meilleurs arguments est le plus puissant). Ou la religion signifie l'instrument pour cacher la peur de toute sorte. On confond trop vite sa foi avec toutes ces choses. Mais, si nous ne nous mettons pas à libérer l'homme de cet esclavage, le sens authentique de Dieu disparaîtra avant que nous le sachions. Notre mission, aujourd'hui, n'est pas de promouvoir notre religion parmi les autres, mais de garder la dimension religieuse de l'homme. Soyons témoins de Dieu. Soyons témoins de Dieu qui est sans nom, sans couleur, ineffable, invisible, mystérieux.

2. On peut commencer à faire ça, en reconnaissant le pluralisme dans le mystère de la réalité même. Depuis quelques années la MDF, avec l'Eglise, a commencé d'accepter la pluralité des religions. Mais l'Eglise est encore exclusive dans son attitude au regard de l'Absolu. Selon l'Eglise, il peut y avoir beaucoup de religions, mais l'Absolu est « un seul Dieu ». Et « un seul Dieu » est vite réduit à une seule mathématique. Et il s'identifie avec l'Eglise seule comme Dieu exclusif des chrétiens. L'Eglise n'accepte pas la pluralité dans l'Absolu lui-même. Pourtant les chrétiens professent le Dieu Trinité. Le christianisme proclame une vue plus absolue sur Dieu, comme si Dieu lui appartenait. Et cela a des conséquences graves pour la vie des hommes. Alors, recherchons le Dieu pluriforme, l'Absolu diversifié.

J'aimerais que la MDF nous soutienne dans l'amitié pour percer ces réflexions par des échanges, des visites mutuelles et un travail théologique commun. La MDF, durant ces cinquante années, a accumulé des expériences profondes, et maintenant elle peut les partager avec nous d'une manière plus articulée et dans un langage plus universel.

Les votes de l'Assemblée 27-30 Juin 1991 (Lisieux)

Un signe authentique et clair

Présentation par Jean-Marie Ploux

Tout « scribe, instruit du Royaume des Cieux est comparable à un maître de maison qui tire de son trésor du neuf et du vieux » Mt 13. Mais qui est instruit du Royaume des Cieux ? De mon voyage Egyptien, du moins, je retiens l'image du scribe, et de notre trésor commun, je vais essayer de tirer du neuf et du vieux...

Durant la matinée que nous venons de vivre ensemble, notre regard et notre attention se sont portés sur la vocation propre de la Mission de France dont les traits se sont peu à peu précisés au cours de l'histoire. Nous venons d'entendre les évêques du Comité Episcopal, puis quelques amis d'autres pays ou continents.

J'espère qu'à une prochaine Assemblée des compagnons ou des amis qui ne partagent pas notre foi pourront nous dire aussi le sens que représentent pour eux le dialogue que nous menons avec eux et la solidarité dans la lutte pour que tout homme ait la vie...

Avec ce que chacun a recueilli au long de son ministère, ou espéré dans le temps de sa formation, avec les membres laïcs de nos équipes et avec nos partenaires dans la mission, nous allons essayer maintenant de nous remettre en cette grâce propre qui est devenue nôtre par appel et par choix.

Il s'agit maintenant de ressaisir ensemble le plus fort et le plus pur, le plus ancien et le plus neuf, le plus joyeux aussi de notre vocation pour lui donner un nouvel élan et, avec la grâce de Dieu, un champ plus vaste et plus profond, offert aux jeunes qui, à leur tour, seront appelés.

Pour cela, nous avons présenté un texte. Vous en avez sans doute pris connaissance, je ne veux pas le relire devant vous. Je voudrais seulement en rappeler l'esprit, commenter son titre et souligner tel ou tel passage, afin que sous les mots — celui de signe en particulier — nous mettions la même chose.

En 1986, lors de notre dernière Assemblée Générale, nous avons souhaité associer plus étroitement des laïcs à notre responsabilité en les incorporant à la Mission de France. Le Prélat avait réservé son approbation sur ce point et l'avait subordonnée à l'assentiment de l'Assemblée des Evêques.

Celle-ci a donc abordé la question en 1987 en mettant à jour la Loi Propre. Ce fut l'occasion d'un débat sur le fond, à l'issue duquel l'Episcopat a maintenu la Mission de France comme « un corps de ministres ordonnés », y adjoignant les diacres permanents.

Certes, la possibilité pour des laïcs de participer à l'effort de la Mission de France, était inscrite dans les faits et dans les textes, et la présence ici de certains d'entre vous en témoigne, mais certains, prêtres ou laïcs, furent déçus et ont imputé à la peur ce refus des évêques d'incorporer des laïcs à la Mission de France.

Peut-être, en effet, y avait-il de cela. Mais Celui qui conduit l'Eglise peut aussi se servir de ces choses-là pour maintenir des choix essentiels !

En l'occurrence, au moment où notre Eglise de France doit faire face à la diminution du nombre de prêtres pour assurer la vie et l'avenir des

communautés chrétiennes, le choix de maintenir un corps de ministres ordonnés, par vocation et destination relatifs aux non-chrétiens, ce choix a autant de portée qu'au moment de la fondation.

Même si tous les mobiles de cette décision n'étaient pas clairs, les évêques reprenaient là le droit fil de la grâce propre de la Mission de France telle qu'elle avait été énoncée en 1954, évidemment dans le vocabulaire de l'époque :

« L'aspiration profonde de cette grâce appelle en même temps un engagement radical au service du monde déchristianisé et du monde païen, une collaboration étroite et sincère avec l'évêque, responsable missionnaire par état. Elle réclame le don de soi à ce qui est déchristianisé ou païen comme tel... quelles que soient les formes et les manifestations de cette déchristianisation ».

En maintenant, au sein du presbyterium de l'Eglise de France, ce quasi-diocèse avec un évêque à sa tête, mais sans peuple propre, les évêques inscrivaient dans la structure de l'Eglise et dans sa réalité, une sorte de « porte-à-faux », de paradoxe, hautement significatif. En effet, ce corps de ministres ordonnés est sans peuple propre, non seulement parce qu'il est au service des autres évêques, mais parce qu'il est destiné, en toute priorité, en toute urgence, à part entière, aux hommes et aux femmes qui ne participent pas à la foi chrétienne, mais dont l'Eglise veut se faire proche.

Et c'est en ceci que la Mission de France peut être un signe.

Elle ne l'est pas par sa propre initiative, mais de par la volonté explicite des évêques, volonté ratifiée par Rome.

Elle ne l'est pas par une différence de degré — comme si nous étions meilleurs que les autres — ni par une différence de nature — comme si nous étions différents des autres ; nous sommes, nous aussi, des prêtres séculiers — mais par une différence de position dans la structure ministérielle.

Et cette différence nous impose comme lieu propre d'existence et de ministère, l'existence personnelle et historique, culturelle, des hommes et des femmes qui construisent leur humanité selon d'autres références que celles de la foi chrétienne. Là où est notre existence, là est notre ministère.

La question de la foi et de sa pertinence possible pour les hommes se pose au creux des questions de l'homme d'aujourd'hui, face à son destin personnel et au destin de la communauté humaine. Identifier ces questions de l'homme, c'est marquer les lieux où nous devons être pour participer à ce labeur du sens fait d'engagements, de renoncements et de résistances, de victoires et de défaites afin d'y témoigner de la vie selon le Christ.

Cette différence par position doit nous être aussi interne. Les différences inscrites dans notre corps font partie aussi de l'authenticité du signe : différences de lieux, différences de formes d'engagement et de vie ecclésiale. A cet égard la différence inscrite par la présence de certains d'entre nous à l'étranger, en particulier dans certains pays du Tiers-Monde, est un facteur décisif. Non seulement par la différence de regard qu'elle apporte ; non seulement par les enseignements qu'elle nous livre, mais par le décentrement qu'elle opère dans notre corps même. Et c'est une heureuse circonstance, de ce point de vue, que notre évêque soit aussi Président du Comité Episcopal France-Amérique Latine.

Nous ne pouvons prétendre être un signe de décentrement dans l'Eglise, sans être nous-mêmes décentrés de quelque façon.

Ce que je viens d'explicitier là sur le signe était esquissé dans le texte proposé.

Signe de quoi ?

De quoi ce signe est-il porteur pour ceux à qui nous sommes envoyés ? Nous ne le savons pas ou nous le savons rarement.

Ce que nous commençons à entrevoir et à savoir par contre, c'est de quoi, pour le monde et dans l'Eglise, nous avons à être signe. Et je reprends ici le § 4 du texte.

Ces choses, anciennes déjà, il faut les rappeler aujourd'hui, à ce moment de notre Assemblée et de notre Histoire.

Ce « porte-à-faux » du ministère apostolique doit signifier au monde et dans l'Eglise que la Bonne nouvelle dont évêques et prêtres ont la responsabilité première, n'est pas la propriété des chrétiens, mais elle leur est confiée pour être portée aux autres, en toute gratuité et sans arrière pensée. Parfois, trop captivés peut-être par les valeurs d'humanité que nous découvrons, nous risquons d'oublier la lumière que l'Evangile peut être sur la route des hommes blessés et dans leur recherche pour un sens de la vie.

Cet engagement du ministère apostolique, auprès de non-chrétiens et au milieu d'eux, doit manifester aussi que l'Evangile pour être annoncé, doit être engagé dans la pleine et concrète histoire des hommes. Il doit y prendre parti et rejoindre le combat des hommes de bonne volonté pour la justice, la liberté et la paix.

Cette présence de prêtres et de diacres au sein de groupes sociaux ou de peuples étrangers à la foi chrétienne, doit aussi rappeler que l'inculturation de l'Evangile est une question de vie, et de langage :

« Etre avec l'autre de telle sorte que l'on communie à la même vie et que nous devienne intérieure sa propre vie spirituelle ».

Cette exposition de l'Eglise hors des sentiers battus de son expérience est le lieu même où le Verbe de Dieu manifesté dans la chair, et dont nous sommes témoins, rejoint les autres semences du Verbe qui sont là chaque fois que la terre et les hommes accueillent l'Esprit. Ainsi ce porte-à-faux dans la structure ministérielle est aussi un signe de l'Esprit.

En effet, cette existence partagée et ce dialogue tâtonnant — et maintes fois repris et approfondi — ces camaraderies de lutte pour l'homme contre l'oppression économique, coloniale, politique, sociale ; ces compagnonnages dans la détresse, la souffrance et le deuil, nous ont révélé l'homme, l'image et Ressemblance de Dieu. Nous avons dû nous laisser initier, devenir hôtes silencieux et respectueux, contemplatifs souvent, de l'homme. Nous avons alors découvert la présence infiniment discrète mais aussi patiemment appelante de l'Esprit, au cœur de toute humanité. L'Esprit nous déborde ; et dans ces rencontres déroutantes et merveilleuses, nous entrons peu à peu dans la vie profonde de notre foi. Faut-il ici nous redire ensemble la place

que la prière et l'eucharistie tiennent — doivent tenir — dans notre existence et dans notre ministère ? ou plutôt la place que doivent y tenir ces hommes et ces femmes qui sont mis sur notre route pour que nous en devenions frères... D'une manière dont nous avons parfois quelque peine à rendre compte, nous sommes aussi prêtres pour eux dans ces moments-là...

Enfin dans cette route commune, où nous sommes faits « frères du chemin », des choses inassimilables nous sont aussi révélées. Résistances qui font mal et atteignent le cœur, quand elles naissent au sein des relations les plus fortes, des amitiés les plus solides. Alors nous éprouvons le mystère d'incomplétude de l'Eglise et nous en témoignons. Prêtres ordonnés directement pour ces « autres » qui ne sont pas de l'Eglise visible, prêtres perdus diraient certains, nous contribuons à inscrire dans la chair de l'Eglise ce manque, cette absence, qui doivent la maintenir ouverte et relative, et aussi dans l'inconnu et l'imprévisibilité de Dieu.

Nous découvrons que le Royaume dont cette Eglise est servante, la précède et la déborde de toutes parts, car il est l'œuvre de tout homme qui vit d'Esprit et, par là, trouve son chemin d'homme et de fils.

Cet engagement auprès des non-chrétiens doit marquer notre relation ministérielle aux chrétiens et permettre à l'Eglise tout entière d'honorer la dimension d'ouverture missionnaire qui n'est pas annexe, mais essentielle et axiale.

Voilà de quoi nous espérons être signe, pas seuls, aussi avec des laïcs participant de la même grâce.

Un signe authentique et clair

Le titre est à la fois modeste et ambitieux.

Modeste : il ne s'agit que d'« un » signe. Nous avons à être fidèles à la vocation qui est la nôtre en espérant que notre témoignage sera reçu.

Nous ne sommes pas les seuls à travailler sur le champ de la Mission, sur le champ de la moisson. Non seulement il y a les équipes Associées, des laïcs qui sont nos partenaires de longue date ou de récente création, mais il y a tout l'effort des mouvements d'Action Catholique, des courants comme ceux qu'animent les frères de Taizé et bien d'autres !

D'autres signes aussi sont donnés, complémentaires, ceux de la Mission Ouvrière, de la Mission de la Mer, de la concertation pastorale dans l'espace rural ou au milieu des migrants, ceux des religieux et religieuses, d'autres encore.

Nous n'avons qu'un signe à poser, encore faut-il travailler à ce qu'il soit clair, c'est là le côté ambitieux du titre. Un signe authentique, c'est-à-dire vrai, où chacun s'engage sans réticence, solidaire des autres. Un signe clair c'est-à-dire qui ait du sens pour ceux à qui il est destiné et dans l'Eglise.

Un signe réel, or il n'y a pas de signe sans corps et sans parole. Il ne s'agit pas de publicité, car il ne s'agit pas de marchandises, ni de besoins à flatter ou susciter. Mais il faut s'efforcer de ne pas mettre sous le boisseau la petite lampe qui, ici et là, peut éclairer ; et donc travailler à ce qu'une parole, que nous espérons chrétienne, naisse là où nous vivons et en solidarité avec ceux avec qui nous vivons. C'est dans cet esprit que nous avons voulu célébrer Pentecôte l'an dernier. C'est dans le même esprit que nous avons suggéré des rassemblements régionaux en mai prochain.

Cela suppose une exacte conscience de ce qu'implique notre vocation. Nous sommes d'Eglise en vivant parmi des gens qui n'appartiennent pas à l'Eglise. Et nous ne pouvons nous désolidariser, ni des uns, ni des autres. C'est difficile parce que notre lieu d'existence nous prend tout entier et nous rend souvent critiques par rapport à la communauté ecclésiale qui n'est pas spontanément accordée à une aventure qui la décentre d'elle-même, la dérouté, parfois la déconcerte et la déporte. Mais, sans cette double solidarité, le signe se vide intérieurement de sa substance et perd sa valeur de signe.

Il faut ajouter que la communion ecclésiale nous incombe. Elle est d'abord interne et suppose confiance et fraternelle exigence, écoute et ouvertu-

re d'esprit. La confrontation — dont nous reparlerons — trouve ici sa place, et entre nous et avec la Tradition de l'Eglise.

Sur ce point, il faut donc s'interroger sérieusement sur notre vie ecclésiale et notre situation concrète au sein de la communauté ecclésiale. Pour être clair, cela va de l'évêque du lieu aux chrétiens de l'Eglise voisine, en passant par ceux du lieu de travail, des mouvements, etc.

J'ai parlé de « porte-à-faux » pour exprimer notre place dans la structure ministérielle de l'Eglise. L'image vaut ce qu'elle vaut et elle a ses limites. Mais, si l'on veut qu'elle ait un sens, il faut que nous soyons organiquement situés dans un ensemble. Je l'ai assez dit, en aucun cas, la Mission de France n'est à elle seule une église. Les images du « corps » employées par St Paul sont ici contraignantes. Si le signe que nous avons à poser n'est plus articulé, incorporé, nous ne sommes plus que la juxtaposition d'itinéraires personnels — peut-être d'une grande profondeur — mais ce n'est plus un signe ecclésial. C'est donc à nous d'inscrire dans la réalité les deux piles de cette « arche de la fraternité », celle qui a sa base au cœur de la vie ecclésiale et celle qui a sa base au cœur du monde.

Enfin, une autre chose nous incombe : c'est la transmission de l'appel. Pour prendre le relais de notre histoire nous ne pouvons pas nous débarrasser sur d'autres du souci de l'appel, surtout dans le contexte d'aujourd'hui. Il s'agit d'abord de transparence de nos existences, à condition qu'elles donnent envie de tenter la même aventure ! Mais il faut aussi le témoignage de la parole et de l'écrit. Nous avons fait des progrès en ce domaine. Il reste encore beaucoup à faire pour que des jeunes chrétiens sachent que l'on peut vivre avec nous et à notre suite, le même service évangélique, la même aventure d'homme et de foi, et, par conséquent y être appelés.

Terminons comme nous avons commencé, mais cette fois, ces lignes de l'Évangile concernent chacun de nous, comme l'a dit Roland Vico,* « qu'il soit plein de nerf ou vieux roi mage rincé par les orages » et cela concerne aussi la Mission de France :

« Comment un homme pourrait-il naître s'il est vieux ? Pourrait-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère et naître ?

(*) voir le texte à la page 114 qui conclut ce numéro.

Jésus lui répondit : « En vérité, en vérité, je te le dis nul s'il ne naît d'eau et d'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair. Ce qui est né de l'Esprit est esprit. Le vent souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va.

Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit » (Jn 3).

Un signe authentique et clair (Texte voté)

● I. - Hier

● L'histoire de la Mission de France, c'est d'abord et avant tout l'histoire obscure, non écrite, des liens tissés dans la vie quotidienne par tous ceux et toutes celles qui, au cours de ces cinquante ans, ont porté et développé sa vocation et sa raison d'être.

Gestes de solidarité, paroles de compassion, luttes partagées pour plus de justice, prière, accueil, rencontres, proximités, distances, foi aventurée dans l'histoire, communautés fondées ou relancées, convergences ecclésiales, incompréhensions, péché et grâce...

Cela ne se mesure pas. Nous savons seulement un peu ce que nous en avons reçu et qui nous a façonnés. Pour tout cela, murmurent dans nos cœurs chants de reconnaissance et de pardon.

● L'histoire de la Mission de France n'est pas séparable non plus du courant ecclésial qui l'a portée. Courant né avec les mouvements de jeunesse et l'Action Catholique, dans les années vingt, et qui prit un nouvel élan à la Libération. Nous avons bénéficié de toutes ces recherches qui ont abouti au Concile Vatican II. Si nous y avons apporté notre pierre, nous avons été

nourris aussi par la communion avec les prêtres ouvriers, les laïcs de l'ACO, les maîtres dominicains ou jésuites qui furent nos amis, des journaux comme Témoignage Chrétien, des revues, bref, une foule d'hommes et de femmes qui, chacun à leur manière, risquaient l'ouverture d'une Eglise servante et pauvre.

● L'histoire de la Mission de France, c'est aussi celle, parfois douloureuse et conflictuelle, d'un paradoxe. Paradoxe d'un corps de prêtres séculiers, qui entendaient le rester, et qui prétendaient, par leurs engagements, signifier la dimension missionnaire du ministère épiscopal, en des termes qui, souvent, outrepassaient ou contrariaient la conscience que les évêques en avaient. C'est l'histoire de nos Assemblées Générales s'efforçant d'exprimer les raisons d'être de la Mission de France. C'est l'histoire des tensions qui ont culminé, en 1954 et 1959, quand la conscience ecclésiale n'a plus assumé l'engagement des prêtres ouvriers, ou en 1952 et 1969, quand l'épiscopat n'a pas ratifié la manière dont la Mission de France comprenait les conditions de sa mission.

Bien des raisons expliquent ces tensions et ces échecs. Qui fera la part des choses entre un épiscopat timoré ou mal conscient des problèmes et une Mission de France naïve, trop sûre d'elle-même et parfois si difficilement supportable par sa suffisance ?

Mais en-deçà et plus profondément, la raison d'être de cette histoire paradoxale tient à la nature même de la mission : Comment faire pour que l'Eglise soit ouverte sur l'ailleurs, tournée vers l'étranger, sans briser son unité ni trahir ce qu'elle a reçu et doit transmettre dans la fidélité ? Comment faire pour que les pesanteurs de l'institution n'étouffent pas l'élan créateur, pour que ce qui naît autrement dans l'Histoire soit accueilli dans la Tradition ? Comment faire pour que le fils prodigue partage la table de l'aîné, pour que Paul soit reconnu par Pierre, que l'Eglise du Christ reconnaisse, partout dans le monde, les appels de l'Esprit ?

● Un signe à poser. Au-delà de toutes les difficultés institutionnelles et des limites imposées par nos étroitesse et notre péché, il y aura toujours cette tension interne, à laquelle nous ne saurions renoncer sans dénaturer le signe qu'il nous est demandé de poser.

Aujourd'hui encore, c'est cela que l'Eglise attend de nous, que nous soyons parmi les anciens des jours, tout jeune prêtre, en route vers le ministère ou l'aic ; que nous soyons insérés dans le réseau actif des solidarités humaines ou, comme le dit Qohélet, que nous soyons parvenus à ce moment où l'on redoute la montée, où l'on a des frayeurs en chemin, alors que l'amandier est en fleurs et que le câprier donne son fruit...

Le temps n'est pas aux regrets ni aux rêves. Il est celui de notre interrogation de conscience pour voir comment, aujourd'hui et demain, personnellement et ensemble, nous pouvons édifier un signe, modeste mais le plus clair possible. Un signe qui s'inscrive dans la quête de sens de notre monde et dans la variété de ses réponses à l'appel de Dieu. Un signe qui contribuera à maintenir l'Eglise ouverte sur la nouveauté du monde, servante de la justice, vivant les Béatitudes, ayant soif de dialogue, de solidarité, de liberté, respectant les voies de l'Esprit.

Ce signe, l'épiscopat nous a demandé explicitement de le poser dans sa Lettre de Mission de 1980 ; c'est aussi celui qu'attendent de nous ceux qui se sont reconnus dans cette Eglise de plein vent dont nous avons dressé la tente, à Pentecôte 90. C'est le signe qui peut être un repère pour Jérôme, au Tchad, José-Antonio, au Brésil, ou pour les Frères du Chemin, qui sont encore là, avec nous, aujourd'hui : Félix Machado, venu de l'Inde, Jean Nyémé, du Zaïre, Vaclav Ventura, de Tchécoslovaquie, Michaël Ranken, d'Angleterre...

● II. - *Aujourd'hui*

Aujourd'hui, peut-être plus qu'hier, le vaisseau de la Mission de France navigue entre deux écueils majeurs.

Le premier surgit lorsque, par réalisme étroit, on réduit la ligne d'action de la Mission de France en l'ajustant à ses moyens, ou plutôt à l'idée que nous nous faisons, les uns et les autres, de ses moyens. Position conservatrice qui refuse les risques de l'innovation et qui éteint l'avenir.

Le second est tout le contraire : définir une ligne d'action idéale mais qui ne tienne pas compte des ressources humaines. Ecrasés alors par le fardeau, nous sombrons dans la conscience malheureuse, oubliant justement que le fardeau du Christ doit rester léger.

Entre le défaitisme engendré par le premier écueil et la désespérance suscitée par le second, il faut tenir le cap d'une route qui ouvre encore des chemins d'Évangile dans l'histoire des hommes et qui appelle des jeunes à courir l'aventure.

● III. - *Un signe pour la « Nouvelle Évangélisation »*

Si ce n'est pas un pléonasme, ni l'affirmation simple que l'homme au cours de sa vie n'en finit pas de se convertir à l'Évangile, parler de la nouvelle évangélisation, c'est reconnaître que l'homme se fait dans l'histoire et par elle. A chaque étape nouvelle, à chaque ébranlement culturel, à chaque figure nouvelle que prend une société, en fonction des inventions techniques, des bouleversements économiques ou politiques, l'Évangile doit être annoncé à nouveaux frais.

Des hommes et des femmes doivent quitter le pays ancien, dépouiller l'être chrétien déjà éprouvé, pour aventurer la foi sur des terres nouvelles, en des formes culturelles inconnues, en des rencontres inédites et des questions d'hommes inouïes...

Nous avons été envoyés par l'Église, mais c'est de l'histoire tissée avec ceux et celles qui sont devenus nos compagnons que nous avons appris la signification de la grâce propre selon laquelle nous étions appelés et la portée de cet envoi. L'obéissance au réel était une obéissance à l'Esprit Saint.

Or, un point de cette histoire fut, dès l'origine, lourd de conséquences et de révélation : nous voulons parler du « passage au travail » des prêtres, en particulier au sein de la classe ouvrière. Sans doute ce passage au

travail a-t-il pu être considéré, au départ, comme une sorte de stratagème pour rejoindre les gens, afin de leur apporter le salut et la vérité. C'est encore, parfois, ce que certains en retiennent aujourd'hui...

Il s'agissait, nous l'avons découvert et compris peu à peu, de bien autre chose : les PO engageaient une autre manière d'être prêtres dans la mission et, partant, une autre manière d'impliquer l'Eglise dans le monde, sur fond de partage et de dialogue.

Certes, la Mission de France n'embrasse pas toutes les situations de prêtres ouvriers, pas plus que ce type de ministère n'a été la forme exclusive de sa présence au monde. Mais le ministère PO est significatif de ce type de présence vécu aussi dans les milieux de la santé et des services, dans l'espace rural, la recherche, etc. C'est lui en effet le premier « découvreur » de cette manière nouvelle de situer le ministère apostolique et c'est en lui que les implications s'en dévoilèrent de manière exemplaire.

A partir du moment où des collaborateurs directs du ministère apostolique ont été engagés dans le travail et dans le mouvement ouvrier, au sein duquel les travailleurs luttèrent pour un changement de société, l'Eglise s'est située autrement dans la société. Alors qu'elle s'était liée — d'une manière plus ou moins conflictuelle — à la bourgeoisie qui avait fait l'histoire depuis cinq cents ans, elle entra dans un autre moment de l'histoire. Elle rencontra alors d'autres compréhensions de cette histoire, qui refluent sur la manière dont elle comprenait le salut et sa mission propre. C'est cela, profondément, la cause des crises de 1954 et 1959, et c'est pourquoi y furent pris de plein fouet les prêtres ouvriers et les théologiens qui les accompagnaient.

Il faudra le renversement de perspective de Vatican II pour que le mouvement soit relancé. Mais il s'inscrit alors — et depuis lors — dans un mouvement plus vaste où, à travers les thèmes de la théologie de la libération et ceux de l'inculturation, se joue, au plan du monde et de l'Eglise universelle, ce qui était mis en cause dans les années vingt par l'Action Catholique, et dans les années quarante par la création de la Mission de France, au milieu de beaucoup d'autres initiatives.

Dans le débat actuel qui, en Afrique, Amérique Latine ou Asie, distingue, et souvent oppose, théologies de la libération et théologies de l'inculturation, le ministère PO apporte un précieux témoignage.

A l'adresse de ceux qui pensent que la question de l'inculturation est une ligne de fuite pour éviter de s'engager dans les luttes de libération, le ministère PO indique qu'il n'y a de libération que celle qui vient de l'intérieur d'une culture et d'une histoire que l'Évangile assume en s'y risquant.

A l'adresse de ceux qui croient que l'inculturation de l'Évangile est seulement un problème d'adaptation liturgique, il indique qu'il n'y a d'inculturation de l'Évangile que si cet Évangile est risqué dans l'histoire, c'est-à-dire si l'Église, en toutes ses composantes, ministres ordonnés et baptisés, est impliquée dans l'histoire, engagée pour la justice et la libération.

En articulant : travail, conditions de vie — pôle culturel — et lutte contre l'exploitation — pôle de libération —, le ministère PO articule une parole théologique qui dépasse le simple cadre de la France. Voilà, pour une part, ce qui justifie la présence de certains d'entre nous au Tiers Monde et la double implication à laquelle nous tenons : ministère de prêtre ouvrier et présence au Tiers Monde. Et certes, nous n'oublions pas non plus ce que nous apprenons de l'homme, ce qui nous est révélé aussi de nous-mêmes à partir de cette présence par laquelle nous sommes les hôtes de peuples et de cultures différents.

Comme le dit l'évangéliste Jean, il faut sortir avec le Christ et voir les choses du dehors. Comment alors ne pas être saisi par ces grandes forces qui traversent le monde, aujourd'hui ? Tant de peuples sans réelle liberté ni vie démocratique, soumis aux aléas de la nature ou tributaires de marchés économiques sur lesquels ils n'ont nulle prise ? Tant de nations qui, de l'Oder à l'Oural, de la Baltique à la Mer Noire, cherchent un nouvel ordre économique et social en s'appuyant sur des valeurs qui donnent sens à leur histoire et à leur vie ? Ici même, toute une jeunesse dont l'avenir semble fermé car elle ne trouve pas sa place pour vivre et créer... C'est dans ce contexte, où l'équilibre de la terre et de l'humanité sont en jeu, que nous avons encore un signe à poser.

Le signe d'une Eglise qui s'engage et se mouille, qui prend le risque de s'impliquer dans le mouvement de l'histoire, avec ses potentialités et ses incertitudes.

D'autres, c'est évident — et c'est heureux ! — posent des signes complémentaires ou vivent autrement la mission et la démarche d'ouverture de l'Eglise. A nous, il est demandé, aujourd'hui, de poursuivre la route avec fidélité. Fidélité, c'est-à-dire obéissance au réel, obéissance à l'Esprit. Nous n'avons pas de recettes à proposer, ni de modèles à reproduire. C'est d'inspiration qu'il s'agit.

● *IV. - Un signe, pour quoi dire ?*

Sans reprendre tout ce que nous avons maintes fois exprimé, on peut noter :

— **que la mission demande de passer sur l'autre rive, sur la terre de l'autre, dans son pays, son univers.** Vivre la foi en partageant la vie de ceux qui construisent leur existence, et souvent luttent pour vivre, avec un sens de l'homme qui ne se réfère pas à Dieu tel que Jésus-Christ nous l'a révélé. Vivre avec eux, soumis aux mêmes contraintes, habités des mêmes espoirs, travaillés par les mêmes recherches... bref acceptant, autant qu'il nous sera donné, une communauté de destin ;

— **que la mission se joue dans un dialogue dont le modèle est donné par celui de Jésus avec la Samaritaine.** Il demande de faire inlassablement le premier pas et de recevoir de l'autre l'eau de son puits pour partager aussi l'eau vive reçue du Christ. Alors l'Esprit conduit sur le chemin d'une adoration en vérité. Car, dans ce dialogue avec l'homme, se joue la rencontre avec Dieu et l'approfondissement de notre enracinement en lui ;

— **que la mission implique une disponibilité de l'Eglise à accueillir ceux qui viennent du dehors.** Cela veut dire une capacité spirituelle et intellectuelle à repenser sa foi dans le temps et dans la variété des espaces sociaux et

culturels. Cela implique aussi, pour l'Eglise, une volonté d'organiser sa vie communautaire en tenant compte de ceux qui viennent d'ailleurs et en restant tournée vers ceux qui lui demeurent étrangers.

En tout ceci, nous pouvons faire nôtre ce que le Père Augros disait de la ligne des prêtres ouvriers, en 1952 : « Cet effort d'Eglise (...) doit être à nos yeux extrêmement important. Mais son importance tient plus à son caractère de signe (il exprime la volonté de l'Eglise de se planter là, dans le monde ouvrier), d'appel lancé à toute la communauté chrétienne, de principe d'inquiétude, qu'à son efficacité propre dans l'ordre de la fondation de l'Eglise ».

● V. - *Un signe, à quelles conditions ?*

Parce que le réel est mouvant, que les temps changent et que les hommes naissent et se construisent différemment dans et par l'histoire, nos situations ne sont plus celles d'hier, ni nos implantations, et les formes de nos solidarités seront aussi différentes demain.

Mais on ne parlerait pas de grâce propre de la Mission de France si le signe qui nous était demandé n'était structuré par des lignes de force qui en dessinent le relief et qui doivent être, pour chacun de ceux qui se reconnaissent dans la vocation de la Mission de France — prêtres ou laïcs —, autant de repères pour leurs choix de vie et d'exigences pour vivre le ministère confié.

1) « ETRE AVEC L'AUTRE »

Nous avons coutume d'énoncer la première ligne par les mots « être avec ». En réalité, il s'agit d'être avec l'autre, celui qui est étranger à notre foi. Il s'agit d'un engagement direct, réel et concret, de chacun de nous, en solidarité avec des hommes et des femmes qui sont étrangers à la foi chrétienne, de telle sorte que l'on communie à la même vie et que nous devenions intérieure leur propre vie spirituelle. Or, ces engagements doivent se faire en fonction des problèmes qui se posent aujourd'hui à l'homme et à la foi

chrétienne, et, ceci, dans une diversité qui respecte celle des questions et qui permette un regard critique, parce que porté de lieux socio-culturels différents.

Nous acceptons d'être soumis, autant que faire se peut, aux mêmes déterminations d'existence, c'est-à-dire de gagner notre vie comme eux, d'habiter au milieu d'eux, de partager les soucis et les espérances qui sont les leurs. Alors notre existence personnelle et communautaire deviendra le lieu de ce dialogue essentiel entre le Christ que nous avons reçu et les semences du Verbe qui nous précèdent ; entre l'Esprit donné à l'Eglise et l'Esprit qui inspire tout homme et habite toute histoire.

2) ENGAGEMENT POUR LA JUSTICE

Le synode de 1971 a justement rappelé qu'il n'y avait pas d'évangélisation sans un engagement pour la justice, ajoutons : pour la liberté et la dignité de l'homme.

Cet engagement peut prendre, et a pris dans notre histoire, des formes différentes, tributaires des situations et respectueuses des charismes de chacun, comme des différences d'analyse des uns et des autres. Mais nous partageons la conviction que cet engagement pour la justice et la liberté doit aller jusqu'aux racines de l'injustice et de l'asservissement : celles qui sont au cœur de l'homme et celles que Jean-Paul II appelle des « structures de péché » car, au plan économique, juridique ou social, elles engendrent la misère, le chômage et la faim...

Chacun doit trouver, à la mesure de ses forces, les voies de cet engagement. Mais, pour ne pas se payer de mots, en ses implantations ou dans ses modes de présence, notre corps doit avoir son centre de gravité là où l'homme est en jeu ; là où son avenir se construit, là où son avenir est en péril.

Ces différentes formes d'engagements demandent, entre nous, une confrontation, et nous savons d'expérience à quel point c'est difficile et exigeant. Nous avons voulu partager, être avec... et nous l'avons réalisé. Il n'est pas étonnant alors qu'au sein de la Mission de France se retrouvent les dif-

férences et les tensions des milieux humains dans lesquels nous sommes immergés. Mais, sans cette confrontation entre nous et avec la vivante Tradition de l'Eglise, chacun risque de courir en vain et de perdre (le repère de) sa raison d'être ultime : le service de la Parole du Christ pour les hommes d'aujourd'hui. Le signe sera vide et creux, la parole se dégradera en verbiage, s'ils n'émanent pas d'hommes et de femmes assez pauvres pour douter de leurs certitudes, accueillir la vérité de l'autre... pas seulement l'autre, non-chrétien, mais le chrétien différent et même le frère de la Mission de France qui est situé et réagit autrement que nous.

3) UNE PAROLE CHRETIENNE

Ceci exige aussi de nous, personnellement et collectivement, une parole chrétienne énoncée à partir de nos lieux d'existence, et en référence à l'Evangile. Nous ne pouvons participer au Corps du Christ et lui prêter notre voix que s'il est le principe de notre vie. Sortons des oppositions stériles entre action et parole, présence et témoignage. Il faut que ce signe soit lisible, dans le monde et pour l'Eglise. Nous devons avoir le souci d'une telle parole en faisant exister des lieux d'Eglise qui ne trouvent pas leur sens en eux-mêmes mais à partir de ceux qui y viennent. Prendre les modes d'écriture et d'expression qui sont ceux de notre temps est un devoir de la mission. C'est dans cette perspective que nous avons lancé la « Lettre d'Information » et travaillé à la parution de plusieurs livres...

4) COMMUNION ECCLESIALE

Enfin, cela demande une communion ecclésiale réelle qui assure l'engagement de l'Eglise dans ce que nous faisons et vivons, et la répercussion en son sein de ce que nous y découvrons. C'est dans cette communion que nous accueillons la Parole à transmettre : nous la recevons de la Tradition et aussi des autres communautés chrétiennes dans l'espace, avec leur témoignage et leurs interpellations. Cette communion doit se faire en premier lieu avec les évêques et les autres acteurs de la mission. Elle implique d'avoir à construire l'Eglise. Parfois cette communion doit se construire dans le conflit ou au travers des désaccords publics. L'Histoire nous a enseigné qu'en tout cela cette communion nous incombe.

5) UN « TEMOIN » A TRANSMETTRE

Il faut ajouter aussi qu'en un temps où l'Eglise, plus encore qu'hier, est anxieuse d'assurer son existence avec beaucoup moins de prêtres, c'est aussi à nous de bien prendre les moyens pour que ce signe existe, c'est-à-dire qu'il nous incombe de faire entendre l'appel et de passer le relais, comme des coureurs passent le « témoin » à ceux qui les suivent. Mais ceci n'a de sens que si les points précédents sont clairement et fortement tenus.

*
~~*

Ces cinq lignes de forces ne sont pas nouvelles. Nous les évoquons aujourd'hui, à la fois comme une exigence pour chacun de nous, et comme un lieu de révision de vie, éventuellement de conversion et de changement d'existence, à quoi cette Assemblée nous appelle.

Elles sont aussi l'horizon proche sur lequel le Conseil est amené à prendre ses décisions d'aujourd'hui et de demain. Plus nos moyens sont précaires et limités, plus nous devons nous attacher à la valeur du signe qu'ensemble nous voulons poser. S'il faut tenir une diversité — et il le faut —, il faut aussi éviter la dispersion. Et nous devons nous attacher à gagner en intensité et en profondeur ce que nous perdons en extension. Il ne s'agit pas là d'une radicalité, apanage des forts, ni d'un exclusivisme sectaire : les membres souffrants de notre corps sont là pour nous rappeler que, dans les passivités mêmes, peut se jouer l'ultime profondeur de l'être. Autrement dit, il s'agit autant de notre action que de notre vie spirituelle.

Nature et conditions du signe (Parties IV et V)

	OUI	NON	BLANC	TOTAUX
<i>Collège Mission de France</i>	206	2	6	214
<i>Collège Partenaires</i>	107	0	2	109
TOTAUX	313	2	8	323

Un corps et ses fonctions

La charge confiée à la MDF l'est à un Corps ministériel. Ce Corps doit être structuré de telle manière qu'il puisse honorer cette responsabilité. Or le visage de ce Corps change.

Les Equipes Centrales précédentes et le Conseil actuel nous ont aidés à en prendre la mesure et à commencer les ajustements.

Si nous voulons être ce qui nous est demandé : un signe posé dans le monde par l'Eglise, pour lui et pour elle, alors que nous serons de moins en moins nombreux, nous devons poursuivre le travail de passage vers une structuration nouvelle du Corps.

Il s'agit moins de correspondre à de nouvelles statistiques que de nous mettre en situation d'avenir.

Ce travail de passage nécessite l'adhésion de chacun et la participation de tous. Il s'appuie sur 50 ans d'histoire et il a l'urgence de l'avenir.

Sur ce chemin, l'étape de notre Assemblée Générale est déterminante. Déjà certains d'entre nous, certaines de nos équipes, de nos régions, de nos ateliers sont confrontés à des choix à faire. Ces choix sont pour demain ou après-demain. Comment seront-ils faits ? Nous demandons à l'A.G. de débattre et de décider de quelques points de repère pour notre parcours.

Avant de choisir les structures à garder, développer ou créer, avant de déterminer ce que nous tiendrons et ce que nous ne tiendrons plus, nous voulons prendre le temps de nous donner quelques critères pour la décision.

Quelles sont les fonctions qui doivent être honorées dans la MDF et par la MDF pour qu'elle remplisse sa tâche avec fécondité ?

Les fonctions repérées sont déjà mises en œuvre actuellement avec plus ou moins de bonheur : se les approprier de nouveau devra nous permettre de mieux les déployer en les déployant peut-être autrement.

Conversation

La conversation nécessaire pour que chacun, et le Corps, aille au bout de sa vocation. La conversation qui tisse la fraternité et nourrit la vie spirituelle.

LA CONVERSATION

Joël CHERIEF

C'est parce que nous voulons maintenir notre diversité, et en même temps continuer de creuser ;

C'est parce que nous voulons être capables de nous déplacer encore ;

Alors que nous serons de moins en moins nombreux comme prêtres et de plus en plus divers avec nos partenaires laïcs ;

C'est pour cela que s'impose à nous ce que nous vivons déjà et que peut-être nous n'avons jamais qualifié : la conversation.

La conversation : c'est comme le substrat : c'est ce qui se noue entre-nous, avec des mots et au delà des mots, au fil du temps.

C'est la reconnaissance de l'aventure de l'un par tous.

C'est ce qui permet à chacun d'aller jusqu'au bout et de reconnaître que ce qu'il engage ne prend sens que par ce que les autres ont engagé.

C'est la vitale fraternité qui nous fait tenir dans une tâche qui nous dépasse.

Cela suppose une attitude du corps, un regard, une oreille ; des rencontres, des lettres ;

Cela suppose tout ce que nous tissons déjà et ce qu'il reste à faire.

Si nous sommes capables de converser, alors nous pourrions vivre le reste.

Accompagnement

L'accompagnement fraternel de ceux d'entre nous qui sont isolés, du fait des circonstances, de la maladie ou du grand âge.

Vérification

La vérification en équipe des choix de chacun et de la manière dont il vit le ministère confié.

Confrontation

La confrontation de la foi de chacun avec d'autres, foi interrogée par et interrogeant les réalités humaines où elle doit se risquer.

Cette confrontation doit se faire dans le temps, avec la Tradition de l'Eglise, et dans l'espace, avec les autres Eglises.

Communication

La communication de notre expérience de foi à l'extérieur du groupe :

- dans le partage ecclésial local,
- dans l'échange et la recherche théologique de l'Eglise sans se limiter à notre continent.

Une parole

L'engagement d'une Parole chrétienne qui s'adresse à nos compagnons d'existence, comme à l'Eglise, c'est-à-dire qui essaie d'être fidèle à notre compagnonnage quotidien et à l'espérance chrétienne.

Un relais

Le témoignage, auprès de plus jeunes, de ce que nous avons appris de l'homme, de la foi, de la vie ecclésiale et du ministère, au long de notre histoire.

Les sept fonctions

	OUI	NON	BLANC	TOTAUX
<i>Collège Mission de France</i>	205	1	8	214
<i>Collège Partenaires</i>	104	2	1	107
TOTAUX	309	3	9	321

La vie de la Mission de France

Nous n'avons pas demandé un vote d'assentiment sur les choix que nous avons faits... Nous sommes conscients de leurs limites et, parfois, de leur fragilité.

Mais d'autres choix devront être faits en fonction de nouvelles ordinations ou de nouvelles demandes d'églises locales. Cela doit se faire avec la volonté d'honorer les fonctions essentielles identifiées par le C.P. et en essayant d'articuler au mieux notre mission et nos moyens. Il est donc important que ces choix soient faits avec votre assentiment et votre soutien. C'est pourquoi nous soumettons au débat les propositions suivantes qui sont présentées comme des lignes directrices pour les années qui viennent. Les points 1 et 2 devraient être ratifiés par un vote.

■ 1 - Implantations

Nous nous proposons pour les implantations futures ou pour les changements affectant les implantations anciennes, de retenir, conjointement, les critères suivants :

- * Engager des équipes de mission (prêtres, diacres et laïcs avec lettre de mission) là où la foi chrétienne est particulièrement interpellée par des hommes qui donnent sens à la vie sans faire référence à Dieu, ou qui ont d'autres convictions religieuses, ou qui, simplement, cherchent un sens à leur vie.

- * Privilégier les insertions qui permettent de rejoindre les pauvres et les exploités dans leur vie et dans leurs luttes pour plus de dignité et de liberté, et participer avec eux à leur libération collective.

- * Garder une attention particulière à la vie et aux problèmes des jeunes.

- * Veiller à ce que la densité des plus jeunes d'entre nous dans une région n'en fasse pas des isolés.

Ce qui signifie maintenir notre présence dans la classe ouvrière, l'espace agricole et rural, et dans le Tiers-Monde et nous ouvrir à l'Europe.

■ 2 - Confrontation

Le travail du Conseil de Mission, comme l'intervention faite au nom du Satellite Classe Ouvrière, attirent notre attention sur les difficultés d'une confrontation réelle entre nous. C'est pourquoi nous voulons privilégier l'axe : Equipe - Région - Conseil de Mission.

L'équipe doit être pour chacun l'espace premier de sa participation à la recherche commune. Chaque équipe doit consacrer une partie de son temps à l'un ou l'autre des thèmes retenus par le Conseil de Mission. Recherche qui n'est pas exclusive d'autres chantiers pouvant donner lieu à des propositions soumises à tous.

La région constitue le deuxième échelon de notre confrontation et c'est le bureau de Région qui en assume la responsabilité. Aux réunions de Région consacrées aux thèmes de réflexion proposés à tous par le Conseil de Mission, chaque équipe doit être porteuse de sa réflexion.

Ces réunions, préparées par le Bureau de Région, donnent lieu à des compte-rendus qui font le point de la réflexion et la relancent. Ils sont communiqués à tous les membres de la région et au Conseil de Mission.

Le Conseil de Mission, constitué des représentants élus des régions, des ateliers ou des groupes partenaires, a une quadruple fonction :

- rassembler les différentes recherches,
- élaborer la réflexion d'ensemble,
- relancer la recherche,
 - soit sur les mêmes thèmes,
 - soit sur d'autres chantiers,
 - soit en alertant sur d'autres travaux ou réflexions susceptibles de nous concerner en raison de notre situation propre.
- assumer la publication des travaux lorsque ceux-ci ont été assez poussés pour valoir la peine d'être communiqués à d'autres.

■ 3 - *Satellites*

Mieux utiliser la formule satellite ou groupes de travail pour débayer une question de fond ou d'actualité et éventuellement organiser une rencontre ou une session sur le sujet étudié.

■ 4 - *Communication*

Maintenir l'effort de communication par la L.A.C. ; la Lettre d'Information, etc.

■ 5 - *Service-jeunes - Appel aux ministères*

Multiplier les initiatives d'appel aux ministères. Cet appel est l'une des conditions de l'avenir de la Mission de France.

Au plan du Service-Jeunes, renforcer le partenariat avec les mouvements, aumôneries et services d'Eglise habités du même esprit missionnaire.

Mettre en valeur la maison de la Mission de France de Pontigny comme lieu de rencontre, d'expression et de partage entre les différents acteurs de la mission.

Les implantations

	OUI	NON	BLANC	TOTAUX
<i>Collège Mission de France</i>	199	3	10	212
<i>Collège Partenaires</i>	104	1	3	108
TOTAUX	303	4	13	320

La confrontation

	OUI	NON	BLANC	TOTAUX
<i>Collège Mission de France</i>	213	1	5	219
<i>Collège Partenaires</i>	95	0	4	99
TOTAUX	308	1	9	318

L'appel aux ministères

	OUI	NON	BLANC	TOTAUX
<i>Collège Mission de France</i>	213	2	5	220
<i>Collège Partenaires</i>	105	0	2	107
TOTAUX	318	2	7	327

Intervention *du Comité Episcopal*

Pour nous, Evêques, la Mission de France est une création originale dans l'Eglise de France pour répondre à la mission d'évangélisation confiée par le Christ.

Au moment où en Assemblée générale vous faites le point sur l'actualisation de votre engagement, le Comité épiscopal, qui a entre autres pour tâche de vous aider à discerner les orientations nécessaires, s'est posé la question :

« Cinquante ans après la fondation, qu'attendons-nous de la Mission de France aujourd'hui ? ».

Nous en attendons un esprit, des réalisations significatives, une impulsion pour toute l'Eglise qui est en France.

I - Un esprit

Les ministères accomplis, les réalisations pastorales, les engagements assumés, le mode de présence au monde peuvent être très différents. Un esprit commun doit les inspirer. Comment le caractériser ?

L'axe fondamental demeure celui que l'Assemblée des Evêques a défini en 1980 et qui est repris dans l'article 3 de la loi propre adoptée en 1987 : « La Mission de France est l'un des signes par lesquels l'Eglise réalise une présence originale dans les milieux sociaux et culturels les plus étrangers à la foi en Jésus-Christ. Elle travaille à l'édification et à l'animation de communautés significatives de ce souci d'évangélisation. Elle est aussi un lieu de

confrontation et de réflexion collective sur les exigences de la mission pour la vitalité de tout corps ecclésial ».

Pour ce faire, nous confirmons avec joie certains accents, qui ont toujours marqué la tradition de la Mission de France et nous vous invitons à continuer à les mettre en œuvre. Aujourd'hui comme hier, ces accents constituent un esprit missionnaire, significatif de votre souci d'évangélisation.

Portez attention aux plus étrangers à la foi en Jésus-Christ et gardez un parti pris pour les plus démunis.

Notre conviction est que tout homme, quelle que soit sa situation humaine et religieuse, a droit à l'Évangile. Ce regard d'espérance s'enracine dans notre foi en Dieu créateur et sauveur. Mais, pour rejoindre les laissés pour compte de notre société comme ceux qui sont les plus loin de la foi en Jésus-Christ, l'Église doit réaliser une présence originale pour faire route avec eux et donc prendre des initiatives particulières pour partager leur existence.

Prenez en compte les mutations du monde.

L'Assemblée Générale de 1980 avait adopté comme l'un de ses trois repères pour guider votre choix l'attention aux provocations de notre temps « c'est-à-dire aux événements et aux lieux qui engagent probablement plus que d'autres l'avenir des hommes à un moment donné ». Le partage d'hier après-midi a repris la même perspective.

Comme Evêques, du fait de nos visites pastorales et des nombreux contacts que nous avons avec l'ensemble des communautés croyantes chrétiennes ou avec des incroyants, nous assistons à un monde que change — mutations du monde rural et notamment agricole, mutations du monde ouvrier à cause de la révolution technicienne et de la mondialisation de l'économie, mutations qui s'imposent à notre Europe par l'effondrement des structures étatiques communistes, etc...

Devant ces mutations, nous refusons le « sauve qui peut » et nous gardons notre acte de foi en l'homme qui est la route de l'Église.

Nous comptons entre autres sur la Mission de France pour avoir la capacité d'analyser, d'éclairer et de prendre en compte ces mutations. Elle doit être un lieu de confrontation et de réflexion collective sur les exigences et évolutions de la Mission dans le contexte actuel.

Prenez en compte l'originalité de l'action de l'Eglise pour confirmer la foi.

L'Eglise est signe et sacrement de l'amour que Dieu porte au monde ainsi que de la fraternité de tout le genre humain. Sa mission est de manifester et réaliser le signe sacramentel au cœur de l'aventure historique des hommes. Cela détermine certains modes d'action dans toute réalisation pastorale et cela exige de notre part une communion au mystère de l'Eglise.

Constituez un corps de ministres ordonnés disponibles et compétents.

La Mission de France assume un double rôle dans les Eglises locales :

- Etre envoyés là où les moyens habituels de la pastorale ne sont pas adaptés aux hommes à rejoindre.
- Partager la pastorale ordinaire d'un diocèse en y inventant la manière d'approcher et partager la vie de ceux qui sont les plus loin.

Continuez pour cela le travail en équipe et vivez une disponibilité pour l'aventure apostolique.

Dans des contextes difficiles et ingrats, nous attendons des membres de la Mission de France qu'ils soient témoins de l'endurance nécessaire pour creuser les sillons qui permettent une annonce réelle de l'Evangile. Qu'ils soient témoins aussi de l'espérance « contre toute espérance » enracinée dans notre foi en l'alliance du Christ avec son Eglise et dans une expérience spirituelle personnelle, qui a toujours marqué les prêtres de la Mission de France depuis Lisieux, dans le sillage de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus.

Aidez-nous à promouvoir une communion missionnaire en Eglise.

L'article (3) de la loi propre demande à la Mission de France d'être un lieu de réflexion et de confrontation pour la vitalité de tout le corps ecclésial. Ceci commande l'esprit dans lequel vous devez vivre vos propres réalisations pastorales.

Par mission reçue, vous êtes aux frontières de l'Eglise et même au-delà des frontières. Il y a donc une distance structurelle entre votre manière d'agir et les rythmes et mentalités de l'ensemble des communautés ecclésiales. C'est à la fois une chance et un risque : chance de provoquer les chrétiens à élargir leur horizon spontané, risque d'être des francs-tireurs simplement tolérés par la mentalité des communautés.

L'Esprit de la Mission de France ne doit pas prendre son parti de la distance inévitable mais investir pour la réduire patiemment afin que votre action originale devienne signe pour

tout le corps ecclésial. La mission doit construire la communion pour que la communion soit orientée radicalement par la mission.

Ce faisant, vous contribuerez à la réalisation de cette communion missionnaire voulue par l'Assemblée des Evêques en 1990. Vous correspondrez aux deuxième et troisième orientations données à la Mission de France en 1980.

II - Des réalisations significatives pour l'ensemble de l'Eglise

Le plus important pour nous, c'est l'esprit qui inspire les réalisations de la Mission de France. Mais, Evêques, responsables de l'évangélisation accomplie par l'ensemble, nous attendons de vous des réalisations significatives pour l'ensemble de l'Eglise. Vous exprimez cette signification de multiples manières : par votre action, par votre parole, par le lieu où vous évangélisez, plus radicalement par votre être.

Le Comité épiscopal n'a pas à déterminer une liste de réalisations souhaitées même s'il lui revient de réfléchir avec le prélat et le conseil l'évolution des implantations de la Mission de France. C'est à l'Evêque du diocèse, où vous êtes implantés, de réfléchir avec vous les réalisations souhaitables sur le terrain en cohérence avec les orientations de l'Assemblée des Evêques de France.

Aussi nous voulons simplement maintenant soutenir et éclairer vos recherches en fonction de notre expérience commune.

Notre volonté est d'engager toute l'Eglise dans une dynamique missionnaire mais pour cela il est important que quelques-uns soient particulièrement consacrés au défrichage et à la convivialité missionnaires. Ce fut et cela demeure l'intuition qui a provoqué l'envoi des prêtres ouvriers.

Pour déterminer ces réalisations particulières au bénéfice de tous, voici notre réflexion actuelle.

Partagez les combats actuels pour la justice et la dignité des personnes dans la société.

La Mission de France a toujours été attentive à partager ces combats de libération et à y traduire une solidarité de chrétiens. Cette tâche demeure. Elle est permanente, sou-

cieuse de détecter les formes actuelles de l'engagement social pour la justice inséparable de la mise en œuvre de l'Évangile.

Confrontez-vous aux « pôles d'athéisation » engendrés par les mutations présentes.

Même dans une indifférence religieuse généralisée, il existe des pôles qu'il faut bien appeler « pôles d'athéisation », c'est-à-dire des lieux qui, loin d'entretenir un athéisme pratique ou une incroyance déjà présente, sont des endroits promoteurs de nouvelles formes d'incroyances et suscitent de nouvelles interrogations religieuses. En ces lieux naissent les figures de l'athéisme de demain.

Il est utile que les équipes de la Mission de France fassent l'effort d'écouter et d'analyser les mutations culturelles et sociales actuelles pour y déceler les lieux où un nouveau dialogue nécessaire surgit entre les sens élaborés par l'homme contemporain et la vision chrétienne évangélique.

Insérez-vous dans les interstices qui marginalisent des hommes vis-à-vis de la société et de l'Église.

Dans tout groupe humain, se glissent des interstices, des ruptures où une part de cette société cantonne ceux qui, sans être complètement en dehors, sont marginalisés et à ce titre peu discernables. Nous songeons par exemple aux chômeurs de longue durée, à certaines bandes de jeunes comme les taggers. Ce sont très souvent ces personnes que les dispositifs pastoraux habituels oublient. Les « Autres », ceux qui sont en face sont plus visibles. Le plus loin peut être en effet le plus proche : sa proximité le cache à la vue.

Participez au dialogue interreligieux.

En se confrontant aux « pôles d'athéisation » la Mission de France poursuit le dialogue avec la raison et ses formes incroyantes. Mais, du point de vue de la place du religieux, l'évolution historique constatée actuellement dans tous les pays du Monde réactualise l'importance du dialogue interreligieux. Le dialogue avec l'Islam est capital, mais il n'est pas le seul, si l'on prend en compte l'influence de la Chine et des pays du Sud-Est asiatique.

À ce titre les implantations de la Mission de France en différents continents et les liens internationaux tissés revêtent une portée accrue.

III - Une impulsion pour toute l'Eglise qui est en France

Comme Evêques, en même temps que l'expérience de nos limites et de la pauvreté de nos moyens, nous vivons actuellement dans nos diocèses une recombinaison des forces vives ecclésiales au service de l'évangélisation. Evoquons cinq expressions parmi d'autres :

- * la multiplication de ministères reconnus de baptisés,
- * la mise en valeur du rôle propre de la paroisse,
- * le développement de communautés locales de Mission Ouvrière,
- * la mise en place des conseils pastoraux de secteur ou de paroisse,
- * l'expérience et les résultats des Synodes diocésains.

Il est souhaitable que les réalisations pastorales des équipes de la Mission de France soient convergentes avec ces mouvements de fond qui traversent les diocèses et — mieux encore — donnent une impulsion à ce dynamisme pastoral actuel par leur originalité et leur profondeur propres.

Evoquons seulement deux champs de réalisation qui peuvent contribuer aujourd'hui à cette impulsion missionnaire :

Mettez en œuvre des réalisations qui associent tous les acteurs de la mission.

La Mission de France est un corps de ministres ordonnés, prêtres et diacres. Il est au service d'un peuple, qui n'est pas celui de la Mission de France, mais un peuple diocésain.

Cela n'empêche pas, mais au contraire demande, que la Mission de France poursuive des réalisations pastorales où tous les membres laïcs de ce peuple soient associés aux tâches d'évangélisation.

Cela vous invite à intégrer dans les équipes pastorales des laïcs exerçant un ministère reconnu par l'Evêque — et, en même temps, à vous préoccuper du soutien et de l'insertion de ces laïcs, comme veut le faire l'association « Galilée ».

Cela vous invite à réfléchir et promouvoir l'apport spécifique du ministère diaconal.

Cela vous invite à appeler des jeunes au ministère presbytéral, comme le fait le Service Jeunes, à qui il faut donner les moyens nécessaires à son action.

Associer tous les acteurs de la Mission, c'est aussi maintenir en l'adaptant une vie d'équipe, qui a toujours fait partie de la tradition de la Mission de France et dont vous avez redit l'importance lors des Assemblées générales de 1980 et 1986.

Au moment où l'individualisme se développe et où le pluralisme des options tend à juxtaposer les actions pastorales dans l'Eglise, une vraie concertation vécue dans les équipes pastorales de la Mission de France sera significative pour le clergé et les acteurs pastoraux d'un diocèse.

Mettez en œuvre des réalisations fortes qui engendrent des communautés significatives du souci d'évangélisation.

Pour répondre à cette orientation donnée par les Evêques en 1980, nous soulignons trois points d'attention :

* susciter des communautés ouvertes au-delà des frontières de la communauté des croyants, soucieuses à la fois de s'enraciner dans le mystère sacramental de l'Eglise et de vivre hors frontières au cœur d'une population.

* susciter des communautés qui, dans la construction d'une communion missionnaire, ne font pas l'impasse sur les différences et les distances mais les surmontent en les reconnaissant.

* susciter des communautés parfois originales dans le fonctionnement mais soucieuses de leur cohérence et de leurs relations avec les autres communautés diocésaines.

Pour conclure, le comité épiscopal fait sien le souhait inscrit en tête du dossier, qui ouvrait la préparation de cette assemblée :

« Découvrir une fidélité créatrice, obéissant au réel, assumant les pas déjà faits, mais sans être prisonniers des sentiers tracés, sachant entendre dans les appels d'aujourd'hui l'appel qui nous a mis en route en 1941 ».

PRIERE POUR DEMANDER PARDON

Roland VICO

Il y a plus de quarante ans
pas mal d'entre nous, présents ce soir,
ont plongé sur ces pavés.
Par paquets, les noms des saints et des saintes
déferlaient, comme autant de vagues.
Puis, les mains imposées, c'était le départ.

Nous revoilà au reposoir.
Entre temps, les saints et les saintes
des petits matins et des « mauvais » chantiers
ont croisé nos chemins.

Pour toutes les fois où nous n'avons pas su les reconnaître, Seigneur, prends pitié.

Nous revoilà
le nez sur le dallage,
avec encore dans nos oreilles la belle litanie,
ta sainte Incarnation, ton humaine Naissance et ta dure Passion...

Voilà les jeunes qui ont du nerf et du jarret
et les autres, qui sont comme des vieux Rois mages,
un peu « rincés » par les orages.
Tous, nous marchons pour le Fils Bien-Aimé.

Pour toutes les fois où tu as cheminé à nos côtés sans qu'on sache te voir,
O Christ, prends pitié.

Et la petite Thérèse, au Carmel,
faisait la lessive au lavoir de l'Orbiquet,
et, dans des cartons, avec du papier d'aluminium,
S'habillait en Jeanne d'Arc...

Pour toutes les fois où nous nous prenons
au sérieux, graves et sans humour,
étouffant l'Esprit, Seigneur, prends pitié.

Lisieux, 27 juin 1991
De retour en la cathédrale.